

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique
Université de Saïda Dr. Moulay Tahar
Faculté des Lettres, des Langues et des Arts
Département des Lettres et Langue Française



Mémoire de Master

En vue de l'obtention du diplôme de Master en Langue Française

Spécialité : Sciences du langage

**« Exil et mémoire dans Le Pays natal de Leïla Sebbar :
approche lexicale, temporelle et énonciative du discours »**

Réalisé et présenté par :

BENKHOUDA Aniss

Encadré par :

Pr MESKINE Mohammed Yacine

Devant le jury composé de :

Pr Ouardi Brahim

Président du jury

Pr MESKINE Mohammed Yacine

Encadrant

Dr Ouali Salim

Examineur

Année universitaire

2025-2026

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique
Université de Saïda Dr. Moulay Tahar
Faculté des Lettres, des Langues et des Arts
Département des Lettres et Langue Française



Mémoire de Master

En vue de l'obtention du diplôme de Master en Langue Française

Spécialité : Sciences du langage

**« Exil et mémoire dans Le Pays natal de Leïla Sebbar :
approche lexicale, temporelle et énonciative du discours »**

Réalisé et présenté par :

BENKHOUDA Aniss

Encadré par :

Pr MESKINE Mohammed Yacine

Devant le jury composé de :

Pr Ouardi Brahim

Président du jury

Pr MESKINE Mohammed Yacine

Encadrant

Dr Ouali Salim

Examineur

Année universitaire

2025-2026

REMERCIEMENTS

J'adresse mes plus sincères remerciements à mon encadrant, le Professeur MESKINE Mohammed Yacine. Sa patience, ses conseils avisés et ses encouragements ont été d'une aide inestimable. Je souhaite également témoigner ma reconnaissance à tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à ma réussite et m'ont soutenu durant ce parcours.

DÉDICACES

À ceux qui ont cru en moi et m'ont encouragé.

Résumé

Ce mémoire propose une analyse linguistique et discursive de huit textes issus de l'anthologie *Le pays natal*, recueillie par Leïla Sebbar (Elyzad, 2013). Notre problématique s'articule autour de la question suivante : comment le dispositif textuel de l'anthologie met-il en œuvre des stratégies linguistiques et énonciatives pour construire un discours de l'exil qui convoque et recompose la mémoire du pays natal ? L'analyse s'organise en trois axes complémentaires : les marqueurs lexicaux et métaphoriques de l'exil, les temporalités verbales et la mémoire, et les stratégies énonciatives. Il en ressort l'existence d'une grammaire transtextuelle de l'exil, un ensemble de procédés linguistiques partagés qui transcendent les origines géographiques des auteurs, ainsi que des positions paratopiques singulières propres à chaque énonciateur.

Mots-clés : exil, mémoire, pays natal, paratopie, énonciation, isotopie, temporalité verbale, littérature maghrébine francophone.

Abstract

This thesis offers a linguistic and discourse analysis of eight texts drawn from the anthology *Le pays natal*, compiled by Leïla Sebbar (Elyzad, 2013). The central research question examines how the anthology's textual apparatus deploys linguistic and enunciative strategies to construct a discourse of exile that invokes and reconstructs the memory of the native land. The analysis unfolds across three axes: lexical and metaphorical markers of exile, verbal temporalities and memory, and enunciative strategies. The findings reveal the existence of a transtextual grammar of exile, a set of shared linguistic processes that transcend the authors' geographical origins, alongside singular paratopic positions specific to each enunciator.

Keywords: exile, memory, native land, paratopy, enunciation, isotopy, verbal temporality, Francophone Maghrebi literature.

ملخص

يتناول هذا البحث تحليلاً لسانياً وتداولياً لثمانية نصوص مختارة من أنثولوجيا «البلد الأصلي» التي جمعتها ليلى صبار (الإيزاد، 2013). تتمحور إشكاليتنا حول الكيفية التي يوظف بها الجهاز النصي للأنثولوجيا استراتيجيات لسانية وتلفظية لبناء خطاب المنفى الذي يستحضر ذاكرة البلد الأصلي ويُعيد تشكيلها. ويتوزع التحليل على ثلاثة محاور: المؤشرات المعجمية والاستعارية، والزمنيات الفعلية والذاكرة، والاستراتيجيات التلفظية. وتكشف النتائج عن وجود نحو عابر للنصوص يجمع الكتاب رغم تنوع أصولهم الجغرافية، إلى جانب مواقف مجاورة للمكان خاصة بكل متلفظ.

الكلمات المفتاحية: المنفى، الذاكرة، البلد الأصلي، الموقع المجاور، التلفظ، التساوق الدلالي، الزمنية الفعلية، الأدب المغربي فرانكفوني.

Table des matières

Résumé	5
Abstract.....	5
ملخص.....	5
INTRODUCTION GENERALE	9
Présentation du sujet et du corpus	10
Problématique et questions de recherche	11
Hypothèses de recherche	12
Cadre théorique et méthodologique	13
Motivation et intérêt de la recherche	14
Plan du mémoire.....	15
CHAPITRE I, CADRE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE.....	9
Introduction du chapitre	18
1. L'exil : définitions et enjeux conceptuels	19
1.1 Approche étymologique et lexicographique.....	19
1.2 Les formes de l'exil	20
1.3 L'exil dans la littérature maghrébine d'expression française	21
2. Mémoire, langage et identité narrative.....	22
2.1 La mémoire collective : Halbwachs	22
2.2 Les lieux de mémoire : Nora	23
2.3 Mémoire, oubli et identité narrative : Ricœur	24
2.4 Post-mémoire et nostalgie : Hirsch, Boym et Greimas	25
3. Outils d'analyse linguistique et discursive	26

3.1 La sémantique structurale : Greimas	26
3.2 L'énonciation : Benveniste	27
3.3 L'analyse du discours littéraire : Maingueneau	29
3.4 La subjectivité dans le langage : Kerbrat-Orecchioni	30
3.5 La bi-langue et le tiers-espace : Khatibi et Bhabha.....	31
4. Présentation et justification du corpus	32
4.1 L'anthologie Le pays natal.....	32
4.2 Délimitation et critères de sélection	33
Conclusion partielle.....	34
CHAPITRE II, CADRE PRATIQUE	36
Introduction du chapitre	37
1. Les marqueurs linguistiques de l'exil :	38
1.1 Les champs lexicaux de l'absence et du manque :	38
1.1.1 Négation syntaxique et vide lexical	39
1.1.2 La métaphore filée du lait : le pays natal corrompu.....	40
1.1.3 L'entre-deux identitaire	41
1.2 Les métaphores spatiales du pays natal	43
1.2.1 L'espace flottant : la métaphore aérienne et le naufrage	43
1.2.2 L'espace circulaire, mythique et corporel	45
1.3 Le bilinguisme discret comme marqueur de l'hybridité	48
1.4 La langue comme pays natal substitut.....	49
2.Temporalité et mémoire	50
2.1 L'imparfait : temps de la mémoire nostalgique	52
2.1.1 L'imparfait de l'énumération spatiale chez Paul Balta	52

2.1.2 L'imparfait du bonheur collectif chez Kamal Ben Hamed	52
2.1.3 L'imparfait sensoriel chez Suzanne El Kenz	53
2.2 Le présent itératif : temps de l'exil permanent	53
2.2.1 Le présent de la répétition chez Hoda Barakat	53
2.2.2 Le présent de l'impossibilité chez Suzanne El Kenz	54
2.3. Le présent de lutte et le présent d'affirmation	54
2.3.1 Le présent de lutte chez Karima Berger	54
2.3.2 Le présent d'affirmation chez Minna Sif	55
2.4 Les ruptures temporelles comme marqueurs de la fracture exilique	55
2.4.1 La rupture historique chez Kamal Ben Hamed	55
2.4.2 La rupture énonciative chez Wassyla Tamzali	56
2.4.3 La rupture du lieu d'écriture chez Suzanne El Kenz	56
3. Stratégies énonciatives	57
3.1 Le « je » et ses variations : quatre positions énonciatives	57
3.1.1 Le « je » nostalgique chez Paul Balta	57
3.1.2 Le « je » fragmenté chez Hoda Barakat	58
3.1.3 Le « je » de combat chez Karima Berger	59
3.1.4 Le « je » serein chez Minna Sif et le « je » professionnel chez Fethi Benslama	60
3.2 Le « elle » autobiographique : le cas Wassyla Tamzali	61
3.3. Le « nous » collectif et les glissements pronominaux	62
Conclusion partielle	63
BIBLIOGRAPHE	73

INTRODUCTION GENERALE

L'exil est l'une des expériences les plus anciennes et les plus universelles de la condition humaine. Depuis Ovide relégué sur les bords de la mer Noire jusqu'aux millions de déplacés du XXI^e siècle, depuis Ulysse aspirant à retrouver Ithaque jusqu'aux écrivains maghrébins écrivant en français depuis Paris ou Bruxelles, la question du rapport à la terre natale quittée, volontairement ou sous la contrainte, n'a cessé de traverser la littérature, la philosophie et les sciences humaines. Edward Saïd, lui-même exilé, définissait cette expérience comme « une fissure à jamais creusée entre l'être humain et sa terre natale, entre l'individu et son vrai foyer » dont « la tristesse n'est jamais surmontable » (Saïd, 2008 : 241). Ce qui frappe dans cette définition, c'est le mot « jamais » : l'exil n'est pas une parenthèse en attente de résolution. Il est une blessure qui demeure, même quand les circonstances changent, car le temps et la mémoire ont transformé le lieu comme ils ont transformé le sujet.

Mais si l'exil est une expérience de perte, il est aussi, paradoxalement, une expérience de création. C'est précisément ce paradoxe que la littérature met en lumière avec une acuité particulière. L'écrivain exilé ne se contente pas de subir l'éloignement de sa terre natale : il le met en mots, il le met en récit, il le transforme en matière textuelle. Et c'est dans ce passage de l'expérience vécue au texte écrit que se joue quelque chose de fondamental : la langue ne se limite pas à exprimer l'exil, elle le construit, elle lui donne forme, elle le rend pensable et partageable. C'est cette dimension linguistique et discursive de l'exil qui constitue l'objet de notre recherche.

Présentation du sujet et du corpus

Le présent mémoire de master en sciences du langage porte sur l'anthologie *Le pays natal*, textes inédits recueillis par Leïla Sebbar et publiée en 2013 aux éditions Elyzad (Tunis). Cette anthologie rassemble dix-sept écrivains aux origines et aux trajectoires très diverses, algériens, libanais, tunisien, libyen, palestinienne, égyptien, marocaine, autour d'une thématique unique : le rapport au pays natal. Chaque auteur livre un texte court, accompagné d'un fragment manuscrit et d'une photographie, dans lequel il interroge, convoque, recompose ou réinvente ce pays natal qu'il a quitté.

Le titre choisi par Sebbar est lui-même significatif. L'expression « pays natal » ne se confond ni avec « patrie » (terme politique), ni avec « terre natale » (terme géographique), ni avec « chez soi » (terme domestique). Le « pays natal » est un concept affectif et mémoriel : il désigne non pas un territoire administratif mais un espace vécu, senti, rêvé, un espace qui existe d'abord dans la mémoire et dans la langue avant d'exister sur une carte. C'est cette dimension linguistique et discursive qui justifie une approche en sciences du langage plutôt qu'en études littéraires classiques.

Notre analyse porte sur un corpus délimité de huit textes sélectionnés selon quatre critères complémentaires : la diversité géographique et culturelle des auteurs (Algérie, Liban, Libye, Palestine, Égypte, Tunisie, Maroc/Corse), la diversité formelle des textes (récit autobiographique, essai philosophique, récit mythique, autobiographie à la troisième personne, prose lyrique, essai clinique, récit de deuil politique), la diversité des rapports à l'exil et au pays natal (nostalgie, combat, affirmation, refus, deuil), et la richesse des objets linguistiques et discursifs exploitables. Les huit textes retenus sont : *Un roman familial cosmopolite* de Paul Balta (pp. 11-18), *Propositions...* de Hoda Barakat (pp. 23-26), *Le pays des ombres* de Kamal Ben Hameda (pp. 43-49), *Les naufragés du natal* de Fethi Benslama (pp. 53-58), *Lait amer* de Karima Berger (pp. 63-69), *Oum Hanna* de Suzanne El Kenz (pp. 73-77), *Une langue est un pays* de Minna Sif (pp. 159-164) et *Biriadou* de Wassyla Tamzali (pp. 169-174).

Le rapport entre la condition de déracinement et les stratégies discursives a déjà fait l'objet d'études en sciences du langage. La thèse de doctorat de Ouali Salim (2017-2018) a notamment montré, à propos de trois romans de l'écriture de l'immigration franco-maghrébine (Bouraoui, Guène, El Driss), comment la paratopie de l'écrivain se manifeste dans des dispositifs discursifs et scripturaux identifiables. Notre recherche s'inscrit dans cette filiation méthodologique tout en déplaçant l'objet : nous analysons non pas l'écriture de l'immigration mais celle de l'exil, dans un corpus anthologique qui rassemble huit voix d'origines géographiques diverses.

Problématique et questions de recherche

Notre recherche part d'un constat : l'exil n'est pas seulement un événement biographique que les auteurs racontent, c'est une expérience qui transforme la langue elle-même. Les écrivains exilés

ne se contentent pas de dire « j'ai quitté mon pays » ; ils inventent des images, des métaphores, des structures syntaxiques, des jeux de pronoms, des glissements temporels pour donner forme à une expérience qui résiste à la narration ordinaire. C'est cette créativité linguistique et discursive qui constitue notre objet d'étude.

Notre problématique s'articule comme suit : Comment le dispositif textuel de l'anthologie *Le Pays natal* met-il en œuvre des stratégies linguistiques et énonciatives spécifiques pour construire un discours de l'exil qui convoque, actualise et recompose la mémoire du pays natal ?

Cette problématique se décline en trois sous-questions correspondant aux trois parties du cadre pratique :

Sous-question 1 : Quels sont les procédés lexicaux, sémantiques et métaphoriques par lesquels les auteurs construisent discursivement l'expérience de l'exil et l'image du pays natal absent ?

Sous-question 2 : Comment les temporalités verbales, les marqueurs de remémoration et les ruptures temporelles organisent-ils le discours mémoriel dans ces textes ?

Sous-question 3 : Quelles stratégies énonciatives — positions du « je », glissements pronominaux, dispositifs scénographiques — les auteurs mettent-ils en œuvre pour inscrire la subjectivité exilique dans le texte ?

Hypothèses de recherche

Pour répondre à cette problématique, nous formulons une hypothèse principale et trois hypothèses secondaires.

Hypothèse principale : l'exil génère dans les textes de l'anthologie un discours hybride et fragmenté qui ne se contente pas de dire la perte du pays natal mais la construit discursivement à travers un ensemble cohérent et articulé de procédés linguistiques observables sur trois plans complémentaires : lexical, temporel et énonciatif.

Hypothèse secondaire 1 : malgré la diversité des origines géographiques, les auteurs partagent une grammaire transtextuelle de l'exil, un ensemble de procédés lexicaux et métaphoriques qui structurent leur discours au-delà des frontières nationales tout en préservant des singularités significatives chez chaque auteur.

Hypothèse secondaire 2 : le discours de l'exil se construit sur une tension temporelle fondamentale entre l'imparfait de la mémoire nostalgique, qui recompose un passé révolu en le présentant comme s'il durait encore, et le présent de la condition exilique, qui se décline en plusieurs formes faisant du rapport au temps le marqueur le plus intime de la condition exilique.

Hypothèse secondaire 3 : les stratégies énonciatives individuelles, à savoir les glissements pronominaux récurrents et les positions paratopiques singulières, construisent un sujet exilique incapable de tenir dans une seule position d'énonciation.

Cadre théorique et méthodologique

L'originalité de notre recherche réside dans le choix d'une approche strictement linguistique et discursive. Nous n'analysons pas les textes comme des témoignages biographiques ni comme des œuvres littéraires à commenter, nous les analysons comme des objets de langue, des constructions discursives dont les mécanismes sont repérables, nommables et interprétables à l'aide d'outils théoriques précis. Cette démarche méthodologique trouve sa justification dans les travaux d'Amossy et Maingueneau (2003), L'analyse du discours dans les études littéraires, et dans l'article fondateur de Maingueneau (2008) « Analyse du discours et littérature : problèmes épistémologiques et institutionnels » publié dans la revue *Argumentation et Analyse du Discours*. Notre démarche s'inscrit en outre dans une perspective comparatiste : il s'agit non seulement d'analyser les stratégies discursives de chaque auteur, mais de les croiser pour dégager les points convergents et les points divergents, et pour vérifier l'existence de la grammaire transtextuelle de l'exil postulée dans notre première hypothèse secondaire.

Nous mobilisons cinq outils d'analyse complémentaires. La sémantique structurale de Greimas (1966) offre la notion d'isotopie, réseau de significations récurrentes créant une cohérence de sens, que Greimas a lui-même appliquée à l'étude de la nostalgie dans son article « De la

nostalgie. Étude de sémantique lexicale » publié dans le Bulletin du Groupe de Recherches Sémio-Linguistiques (Greimas, 1986). L'analyse de l'énonciation de Benveniste (1966) fournit les concepts de plan du discours, plan de l'histoire et de deixis, prolongés dans l'article fondateur « L'appareil formel de l'énonciation » paru dans la revue *Langages* (Benveniste, 1970). L'analyse du discours littéraire de Maingueneau (2004 ; 2008) offre les notions de paratopie, la position discursive de l'entre-deux, de scénographie, le dispositif d'énonciation construit par le texte, et d'éthos, l'image du locuteur que produit le texte par ses choix linguistiques (Maingueneau, 2002 ; 2014). L'analyse des subjectivèmes de Kerbrat-Orecchioni (2002) permet de repérer les marques d'émotion, de jugement et d'évaluation inscrites dans les choix lexicaux des auteurs.

Pour les définitions des notions linguistiques fondamentales (énonciation, deixis, isotopie, métaphore), nous nous appuyons sur le Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage de Dubois et al. (1973, rééd. 2012, Larousse), référence canonique en linguistique francophone qui fournit des définitions stabilisées et reconnues.

Ces outils linguistiques sont complétés par un cadre théorique sur la mémoire et l'identité. La théorie de la mémoire collective de Halbwachs (1950) montre que toute mémoire individuelle se constitue dans un cadre social. Les lieux de mémoire de Nora (1984) permettent de repérer les objets dans lesquels se cristallise la mémoire du pays natal. L'identité narrative de Ricœur (1990) et sa réflexion sur la mémoire comme travail actif (Ricœur, 2000) éclairent la façon dont les auteurs se construisent en se racontant. La post-mémoire de Hirsch (2012) éclaire les textes où la mémoire est héritée, pas vécue directement. Les deux formes de nostalgie, réparatrice et réflexive, distinguées par Boym (2001) permettent de différencier les rapports au passé. Enfin, la pensée postcoloniale de Bhabha (2007) sur le tiers-espace et celle de Khatibi (1983) sur la bilangue éclairent la dimension interculturelle et plurilingue du corpus.

Motivation et intérêt de la recherche

Ce mémoire s'inscrit dans un double intérêt, scientifique et personnel.

Le choix de ce sujet s'appuie sur une double posture : celle d'un étudiant en sciences du langage et celle d'un lecteur passionné de littérature francophone. Ce travail est ainsi né de la volonté de

faire dialoguer ces deux perspectives : d'une part, soumettre un objet littéraire à une analyse linguistique rigoureuse ; d'autre part, appréhender la langue non comme un simple ornement du texte, mais comme le lieu même où s'élabore le discours de l'exil.

Sur le plan personnel, ce mémoire est motivé par un intérêt profond pour les questions d'identité, de mémoire et de langue que soulèvent les littératures francophones. L'anthologie *Le pays natal* a été choisie parce qu'elle offre un corpus compact mais extraordinairement riche, où la diversité des voix permet une analyse comparative systématique que peu de corpus permettent avec une telle ampleur.

Plan du mémoire

Le présent mémoire s'organise en deux chapitres encadrés par une introduction générale et une conclusion générale.

Le Chapitre I, Cadre théorique et méthodologique pose les fondements de la recherche. Il définit l'exil dans ses dimensions étymologique, littéraire et maghrébine. Il articule la question de la mémoire et du langage en mobilisant Halbwachs (1950), Nora (1984), Ricœur (1990 ; 2000), Hirsch (2012) et Boym (2001), enrichis par l'article de Greimas (1986) sur la sémantique de la nostalgie. Il présente les cinq outils d'analyse linguistique et discursive, Greimas (1966 ; 1986), Benveniste (1966 ; 1970), Maingueneau (2002 ; 2004 ; 2008 ; 2014) et Amossy et Maingueneau (2003), Kerbrat-Orecchioni (2002), complétés par le Dictionnaire de linguistique de Dubois et al. (1973, rééd. 2012) pour les définitions stabilisées. Il justifie enfin la délimitation du corpus selon quatre critères.

Le Chapitre II, Cadre pratique constitue le cœur analytique du mémoire. Il se compose de trois parties. La première partie (Marqueurs linguistiques de l'exil) examine les champs lexicaux de l'absence, les métaphores spatiales du pays natal, le bilinguisme discret et la langue comme pays natal substitut. La seconde partie (Temporalité et mémoire) analyse l'imparfait nostalgique, le présent itératif de l'exil, le présent de lutte et d'affirmation, et les ruptures temporelles comme marqueurs de la fracture exilique. La troisième partie (Stratégies énonciatives) étudie les quatre positions du « je », le « elle » autobiographique de Wassyla Tamzali, le « nous » collectif, les

glissements pronominaux. Une conclusion partielle du chapitre rassemble les résultats des trois parties en un bilan comparatif qui distingue les convergences transtextuelles et les divergences singulières entre les huit auteurs.

La Conclusion générale dresse le bilan de l'ensemble du mémoire, synthétise les résultats sur les trois plans d'analyse, vérifie la validité des quatre hypothèses formulées dans la présente introduction, identifie les limites du travail et ouvre quatre perspectives pour des recherches futures.

CHAPITRE I, CADRE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE

Introduction du chapitre

Ce premier chapitre a pour objectif de poser les bases théoriques et méthodologiques nécessaires à l'analyse du discours de l'exil et de la mémoire dans l'anthologie *Le Pays natal* recueillie par Leïla Sebbar aux éditions Elyzad. La position épistémologique qui sous-tend l'ensemble de notre démarche est claire : nous abordons les textes littéraires non comme des témoignages biographiques à interpréter, ni comme des œuvres à commenter esthétiquement, mais comme des constructions langagières dont les mécanismes linguistiques et discursifs sont analysables à l'aide d'outils précis et reproductibles. Cette posture trouve sa justification dans notre double intérêt pour les sciences du langage et pour la littérature francophone maghrébine : c'est précisément ce croisement qui nous a conduit à lire la langue non comme un ornement du texte, mais comme le lieu même où s'élabore et se transmet le discours de l'exil.

Le chapitre s'organise en quatre parties articulées. La première partie définit la notion d'exil dans ses dimensions étymologique, lexicographique et littéraire, en présentant les principales formes d'exil et la place spécifique qu'occupe cette thématique dans la littérature maghrébine d'expression française. La deuxième partie expose les théories de la mémoire, du temps et de l'identité narrative qui constituent le soubassement conceptuel de notre analyse : la mémoire collective de Halbwachs, les lieux de mémoire de Nora, l'identité narrative et le travail de mémoire de Ricœur, la post-mémoire de Hirsch et les deux formes de nostalgie distinguées par Boym, éclairées par l'analyse sémantique de Greimas. La troisième partie présente les outils proprement linguistiques et discursifs qui seront mobilisés dans l'analyse pratique : la sémantique structurale de Greimas, la linguistique de l'énonciation de Benveniste, l'analyse du discours littéraire de Maingueneau, la subjectivité dans le langage de Kerbrat-Orecchioni, et les cadres postcoloniaux de la bi-langue (Khatibi) et du tiers-espace (Bhabha). La quatrième partie présente le corpus d'analyse et justifie sa délimitation selon quatre critères raisonnés.

Un principe directeur structure le présent chapitre : nous n'y exposons que les concepts qui seront effectivement mobilisés dans l'analyse pratique du Chapitre II. Ce parti pris d'économie théorique vise à garantir la cohérence entre le cadre conceptuel et son application : aucun concept n'est introduit gratuitement, aucun n'est absent de l'analyse à venir. Pour les définitions

des notions linguistiques fondamentales (énonciation, deixis, isotopie, métaphore), nous nous appuyons transversalement sur le Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage de Dubois et al. (1973, rééd. 2012, Larousse), référence canonique en linguistique francophone qui fournit des définitions stabilisées et reconnues par la communauté scientifique.

1. L'exil : définitions et enjeux conceptuels

1.1 Approche étymologique et lexicographique

Le mot « exil » est dérivé du latin *exsilium*, lui-même issu de *exsul*, qui désigne celui qui est « hors du sol », éloigné de sa terre. Cette étymologie n'est pas anodine : elle révèle que l'exil est originellement pensé comme une relation au sol, à la terre natale, un état de privation d'un lieu propre. Le sème central du mot n'est pas le déplacement (qui pourrait être positif) mais la privation (qui implique une perte). C'est cette dimension de manque qui distingue l'exil d'autres formes de mobilité comme le voyage, l'expatriation choisie ou le tourisme.

Le dictionnaire Larousse propose une double définition révélatrice. Au sens strict, l'exil désigne « la situation de quelqu'un qui est expulsé ou contraint de vivre hors de sa patrie », définition juridico-politique qui suppose une contrainte extérieure. Au sens large, il désigne « la situation de quelqu'un qui est obligé de vivre ailleurs que là où il aime vivre, où il se sent chez lui », définition subjective qui inclut l'éloignement vécu, même sans contrainte extérieure. Cette tension entre l'objectif et le subjectif, entre le politique et l'affectif, traverse l'ensemble de la littérature exilique et justifie une approche qui ne se réduit ni au juridique ni au psychologique. L'écrivain et critique Edward Saïd, lui-même exilé palestinien aux États-Unis, propose une définition qui a marqué les études littéraires et postcoloniales. Pour lui, l'exil est « une fissure à jamais creusée entre l'être humain et sa terre natale, entre l'individu et son vrai foyer » dont « la tristesse n'est jamais surmontable » (Saïd, 2008 : 241). Trois éléments méritent d'être soulignés dans cette définition. Premièrement, le choix du mot « fissure » : ce n'est ni rupture totale ni séparation simple, mais une fracture intime qui demeure ouverte. Deuxièmement, l'adverbe « jamais » : l'exil n'est pas une parenthèse en attente de résolution, c'est une condition permanente. Troisièmement, le caractère « non surmontable » de la tristesse : même un retour physique au pays natal ne refermerait pas la fissure, car le temps a transformé le lieu comme il a transformé le

sujet. C'est cette conception saïdienne de l'exil comme blessure irrémédiable qui constitue l'arrière-plan théorique de notre approche.

1.2 Les formes de l'exil

La notion d'exil est loin d'être homogène. La critique littéraire distingue traditionnellement trois grandes formes d'exil, dont la pertinence opératoire pour l'analyse des écritures exiliques nous a conduit à les retenir comme cadre typologique.

L'exil imposé est la forme la plus immédiatement visible et juridiquement caractérisable : un sujet est contraint de quitter son pays sous l'effet d'une violence extérieure, guerre, persécution politique, occupation, colonisation. Cette forme d'exil n'est pas simplement un déplacement spatial : elle inclut une dimension traumatique liée à l'impossibilité du choix, qui distingue l'exilé du voyageur ou de l'expatrié volontaire. La littérature exilique a produit, à toutes les époques, de nombreux témoignages de cette condition imposée par la contrainte politique, militaire ou administrative.

L'exil volontaire est celui que l'on choisit, en quête d'un horizon différent, d'une liberté intellectuelle, d'une opportunité professionnelle, ou simplement d'un espace où l'écriture peut exister. Cette forme d'exil est paradoxale : certains écrivains choisissent de quitter leur pays natal précisément pour pouvoir écrire sur lui, c'est-à-dire pour acquérir la distance nécessaire à l'écriture. La proximité immédiate ne permet pas toujours le recul réflexif que l'écriture exige. L'exil volontaire pose une question théorique intéressante : si l'exil suppose la contrainte, comment qualifier le départ choisi ? La réponse est que l'exil volontaire n'est pas pour autant sans douleur, le choix de partir ne supprime pas le manque, il le rend même plus complexe, car l'exilé volontaire ne peut accuser personne de son déracinement.

L'exil intérieur ou linguistique est peut-être la forme la plus complexe pour notre étude. Il s'agit d'un éloignement qui ne se mesure pas en kilomètres mais en distance culturelle et identitaire. On peut être exilé dans sa propre langue, dans sa propre famille, dans son propre pays, sans avoir jamais franchi de frontière. Cette forme d'exil intérieur, théorisée notamment par les penseurs postcoloniaux que nous mobiliserons dans la présente partie, oblige à élargir la notion d'exil au-

delà de sa définition strictement géographique. Elle ouvre également la possibilité d'une lecture positive : l'exil intérieur peut, dans certaines configurations, devenir une condition créatrice plutôt qu'une privation pure.

Ces trois formes ne s'excluent pas. Elles coexistent souvent chez un même auteur, se superposent et se nourrissent mutuellement. Un écrivain peut être en exil imposé sur le plan politique et en exil volontaire sur le plan professionnel ; il peut être physiquement chez lui mais en exil linguistique dans une langue d'écriture qui n'est pas sa langue maternelle. C'est cette complexité, la coexistence des formes plutôt que leur séparation pure, qui fait la richesse de la tradition littéraire exilique et qui justifie une analyse capable de saisir les superpositions plutôt que les types purs.

1.3 L'exil dans la littérature maghrébine d'expression française

L'exil est l'un des thèmes fondateurs de la littérature maghrébine d'expression française, et même davantage qu'un thème : c'est une condition structurelle. Depuis ses origines dans les années 1950, cette littérature s'est construite dans et autour de la question de l'arrachement, arrachement à la terre natale, arrachement à la langue maternelle, arrachement à soi-même. Des écrivains comme Kateb Yacine, Malek Haddad, Assia Djebar ou Mohammed Dib ont chacun, à leur manière, fait de l'exil géographique, linguistique ou identitaire la matière même de leur œuvre. Malek Haddad a exprimé de façon saisissante le paradoxe constitutif de l'écrivain maghrébin de langue française : écrire en français sur le Maghreb, c'est utiliser la langue du colonisateur pour dire la douleur de la colonisation. Cette tension a été vécue par certains comme une aliénation insupportable, Haddad lui-même a cessé d'écrire après l'indépendance algérienne en 1962. Mais pour la plupart des écrivains, cette tension est devenue, loin d'être un obstacle, une source de création : la langue de l'Autre se transforme en lieu où l'on négocie son identité, où l'on construit une voix propre à partir du déchirement. C'est ce que Khatibi (1983) théoriserait sous le nom de bi-langue, concept que nous développerons dans le présent chapitre.

Cette tradition littéraire spécifique offre un terrain particulièrement riche pour l'analyse linguistique du discours de l'exil. Le mémoire s'inscrit dans cette tradition en proposant l'étude

d'un corpus contemporain qui en prolonge et en diversifie les questionnements, et dont nous présenterons la composition à la partie 4 du présent chapitre.

La recherche universitaire algérienne a déjà mobilisé les outils de l'analyse du discours pour étudier les écritures issues de cet espace culturel : Ouali (2017-2018) a ainsi consacré sa thèse de doctorat à la paratopie dans l'écriture de l'immigration franco-maghrébine, montrant la fécondité d'une approche linguistique et discursive sur ces corpus. Notre recherche s'inscrit dans cette dynamique en l'appliquant à l'écriture de l'exil.

2. Mémoire, langage et identité narrative

La question de l'exil est indissociable de celle de la mémoire. L'exilé est par définition un sujet dont le passé (le pays natal vécu) est séparé du présent (le pays d'accueil) par une rupture qui ne peut être abolie. Comment ce passé se maintient-il dans la conscience ? Comment se transmet-il aux générations qui n'ont pas vécu l'exil ? Comment la langue inscrit-elle cette tension entre passé et présent ? Pour répondre à ces questions, nous articulons quatre cadres théoriques complémentaires : la mémoire collective de Halbwachs, les lieux de mémoire de Nora, l'identité narrative et le travail de mémoire de Ricœur, et la post-mémoire articulée à la nostalgie chez Hirsch, Boym et Greimas.

2.1 La mémoire collective : Halbwachs

Le sociologue Maurice Halbwachs a posé dans *La mémoire collective* (1950 : 35-79) une thèse révolutionnaire : la mémoire n'est jamais purement individuelle. Toute mémoire personnelle se constitue dans un cadre social, famille, groupe, classe, nation, sans lequel les souvenirs individuels n'auraient ni sens ni consistance. L'individu ne se souvient pas seul, dans un face-à-face solitaire avec son passé : il se souvient à travers les cadres que la société lui fournit, qu'il s'agisse des récits familiaux, des traditions, des rituels collectifs ou des lieux partagés.

Cette thèse a une conséquence radicale : ce que nous croyons être « notre » mémoire la plus intime est en fait une construction sociale. Quand nous nous souvenons d'un événement de notre enfance, nous le faisons à travers le filtre des récits que notre famille a faits de cet événement,

des photographies qui en ont été prises, des commémorations qui en ont été organisées. La mémoire individuelle est tissée de mémoire collective.

Cette théorie est directement opératoire pour l'analyse des textes de l'exil. L'exilé est par définition un sujet dont les cadres sociaux de la mémoire ont été détruits ou affaiblis par le déplacement : la famille est dispersée, la communauté est éloignée, les rituels collectifs ne sont plus pratiqués. Comment la mémoire du pays natal peut-elle alors se maintenir ? Halbwachs nous fournit la réponse : par la reconstruction de cadres sociaux substitutifs. L'écriture elle-même peut devenir un cadre social de la mémoire, en écrivant, l'auteur reconstitue symboliquement la communauté disparue et offre au lecteur la possibilité de s'y inscrire.

2.2 Les lieux de mémoire : Nora

Pierre Nora a développé, dans son projet monumental *Les lieux de mémoire* (1984-1992), le concept de lieux de mémoire pour désigner tout objet matériel ou immatériel dans lequel une communauté cristallise et perpétue sa mémoire collective. Un lieu de mémoire n'est pas nécessairement un lieu géographique : un livre, un nom, un rituel, une image, une devise, un drapeau peuvent en être. Le concept est volontairement large et s'applique à toutes les formes de support de la mémoire collective.

Le geste théorique central de Nora consiste à distinguer le milieu de mémoire, c'est-à-dire un environnement vivant où la mémoire se transmet naturellement, sans avoir besoin de supports formels, du lieu de mémoire qui apparaît précisément lorsque ce milieu vivant a disparu. Le lieu de mémoire est en quelque sorte un substitut, une cristallisation extérieure de ce qui ne peut plus se transmettre intérieurement. Quand une communauté a besoin de monuments, d'archives, de commémorations pour se souvenir, c'est que la mémoire vivante s'est éteinte.

Cette distinction est cruciale pour l'analyse des écritures exiliques : les écrivains de l'exil écrivent précisément parce que le milieu de mémoire, le pays natal habité au quotidien, a disparu. Leurs textes deviennent eux-mêmes des lieux de mémoire qui suppléent à la perte du milieu vivant. La notion de lieu de mémoire permet ainsi d'analyser comment, dans un texte exilique, certains

éléments matériels ou symboliques (une maison décrite, un toponyme conservé, une citation reprise) cristallisent la mémoire du pays natal en un point précis du texte.

2.3 Mémoire, oubli et identité narrative : Ricœur

Paul Ricœur a développé plusieurs concepts essentiels pour notre recherche. Dans *Soi-même comme un autre* (Ricœur, 1990 : 137-166), il propose la notion d'identité narrative qui constitue l'un des apports théoriques majeurs de la philosophie contemporaine sur la question du sujet. L'identité narrative désigne l'identité que le sujet se construit en se racontant, c'est-à-dire en mettant en récit les événements de sa vie pour leur donner sens et cohérence. Pour Ricœur, l'identité personnelle n'est pas une donnée fixe : c'est une construction permanente qui s'élabore dans le récit. Je suis ce que je raconte de moi-même.

Cette conception narrative de l'identité est particulièrement opératoire pour l'analyse des écritures exiliques. L'exilé est en effet un sujet dont l'identité narrative est fracturée : son récit de vie comporte une rupture fondamentale, le départ du pays natal, qui divise son existence en un avant et un après difficilement réconciliables. Écrire sur le pays natal, c'est tenter de reconstituer une continuité narrative à travers cette fracture, de retrouver une cohérence biographique malgré la discontinuité géographique et temporelle.

Ricœur distingue en outre deux formes d'identité qui éclairent notre corpus avec une précision conceptuelle remarquable. L'identité-idem est la permanence de substance, ce que je suis toujours, indépendamment de ma volonté, comme ma nationalité, ma langue maternelle, mes traits physiques, mes souvenirs d'enfance. C'est une identité par persistance : elle me suit malgré moi. L'identité-ipse est l'identité construite par le récit de soi, ce que je choisis de devenir, l'engagement et la promesse que je fais à moi-même. C'est une identité par projet : elle exige mon adhésion active. L'exilé est précisément pris entre ces deux formes : son identité-idem le rattache au pays natal, tandis que son identité-ipse se construit dans le pays d'accueil. C'est cette tension entre l'idem et l'ipse que les textes exiliques mettent en scène linguistiquement.

Dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Ricœur, 2000 : 83-111), Ricœur analyse la mémoire non comme un stock passif de souvenirs mais comme un travail actif. Se souvenir n'est pas

reproduire le passé tel qu'il était : c'est toujours réinterpréter, réorganiser, donner une forme narrative à ce qui, dans l'expérience vécue, était chaotique et fragmentaire. Cette conception active de la mémoire comme travail s'oppose à la conception passive d'une mémoire-magasin où les souvenirs seraient simplement conservés en attente d'être réactivés. Elle est directement applicable aux textes exiliques, qui ne reproduisent pas le pays natal tel qu'il était mais le reconstruisent, le transforment, le réinventent par l'écriture.

2.4 Post-mémoire et nostalgie : Hirsch, Boym et Greimas

Marianne Hirsch a développé dans *The Generation of Postmemory* (2012 : 29-40) le concept de post-mémoire pour désigner la mémoire d'événements que l'on n'a pas vécus soi-même mais qui ont été transmis par la génération précédente avec une telle force qu'ils pèsent sur l'identité comme des souvenirs propres. Le concept a été développé à partir de l'étude des enfants de survivants de la Shoah, qui n'ont pas vécu directement le génocide mais dont la vie a été marquée par sa transmission familiale. Hirsch a ensuite étendu le concept à toute mémoire héritée d'un traumatisme collectif.

La post-mémoire pose une question théorique fascinante : comment peut-on se souvenir de ce qu'on n'a pas vécu ? La réponse de Hirsch est que la post-mémoire n'est pas la même chose qu'un souvenir direct : c'est une mémoire médiatisée par des images, des récits, des objets transmis. Elle est moins riche en détails sensoriels qu'une mémoire vécue, mais elle peut être plus saturée affectivement, car elle est tissée de l'investissement émotionnel des générations précédentes. Ce concept est particulièrement opératoire pour l'analyse de textes écrits par des auteurs nés dans le pays d'accueil mais dont les parents ont vécu l'exil.

Svetlana Boym (2001 : 41-56) distingue par ailleurs deux formes de nostalgie qui éclairent les écritures du passé avec une précision opératoire. La nostalgie réparatrice (*restorative nostalgia*) cherche à reconstituer le passé tel qu'il était, en niant la distance temporelle qui sépare le sujet de son objet. Elle se manifeste par l'accumulation de détails précis, l'énumération minutieuse, la description topographique exhaustive, comme si la précision descriptive pouvait annuler la perte. La nostalgie réflexive (*reflective nostalgia*) médite sur la distance entre le passé et le présent sans

chercher à l'abolir. Elle se manifeste par la fragmentation, l'ironie, la mise à distance critique, l'aveu de la perte. Plutôt que de reconstruire le passé, elle interroge le rapport présent au passé.

Ces deux formes ne s'excluent pas et peuvent coexister, à des degrés divers, dans un même texte.

Cette réflexion sur la nostalgie trouve un fondement linguistique précis dans l'article que Greimas a consacré à la sémantique du mot « nostalgie ». Dans « De la nostalgie. Étude de sémantique lexicale » (Greimas, 1986 : 5-11), il montre que la nostalgie n'est pas un sentiment vague mais une structure sémantique précise, fondée sur l'opposition entre la continuité (la vie d'avant, la plénitude) et la discontinuité (la rupture, le manque). Cette structure opératoire articule le travail philosophique de Boym (qui distingue deux modes de rapport au passé) avec une analyse strictement linguistique du lexème. La conjonction de ces trois cadres, Hirsch pour la postmémoire, Boym pour les deux formes de nostalgie, Greimas pour leur structure sémantique, permet une analyse particulièrement fine du rapport au temps dans les textes exiliques.

3. Outils d'analyse linguistique et discursive

L'originalité de notre recherche par rapport aux études littéraires classiques sur l'exil réside dans la mobilisation rigoureuse d'outils linguistiques et discursifs précis. Cette partie présente les six cadres théoriques qui constituent l'appareil méthodologique du Chapitre II : la sémantique structurale de Greimas, la linguistique de l'énonciation de Benveniste, l'analyse du discours littéraire de Maingueneau, la subjectivité dans le langage de Kerbrat-Orecchioni et les cadres postcoloniaux de la bi-langue (Khatibi) et du tiers-espace (Bhabha).

3.1 La sémantique structurale : Greimas

La sémantique structurale développée par Algirdas Julien Greimas dans *Sémantique structurale* (1966 : 53-69) offre un premier outil d'analyse central pour notre recherche : la notion d'isotopie. Une isotopie, dans le *Dictionnaire de linguistique* de Dubois et al. (1973, rééd. 2012), est définie comme l'ensemble redondant des catégories sémantiques qui rend possible la lecture uniforme

d'un texte. En d'autres termes, c'est un réseau de significations récurrentes qui traverse un texte ou un ensemble de textes, créant une cohérence de sens.

L'intérêt de cette notion pour notre recherche est triple. Premièrement, elle permet de dépasser l'intuition en repérant systématiquement les réseaux sémantiques d'un texte plutôt qu'en se contentant d'impressions de lecture. Deuxièmement, elle permet la comparaison transtextuelle : en identifiant les isotopies récurrentes d'un texte à l'autre, on peut établir l'existence d'une grammaire commune au-delà des particularismes individuels. Troisièmement, elle permet de penser la cohérence par la récurrence : un texte n'est pas une suite de phrases isolées mais un tissu où les significations se renforcent mutuellement par leur retour.

Greimas a également développé la notion d'isotopie thymique, c'est-à-dire un réseau de valeurs affectives, soit positives (euphorie), soit négatives (dysphorie). Cette distinction sera particulièrement utile pour analyser les gradations émotionnelles dans certains textes du corpus, où la concentration d'adjectifs en progression d'intensité constitue typiquement une isotopie thymique repérable.

Greimas a lui-même appliqué cet appareil à un objet particulièrement pertinent pour notre recherche dans l'article « De la nostalgie. Étude de sémantique lexicale » (1986 : 5-11). Il y montre que la nostalgie est structurée sémantiquement par l'opposition continuité/discontinuité, ce qui rend opératoire son analyse linguistique. Il importe de signaler une limite : Greimas analyse la nostalgie au sens strict, c'est-à-dire d'un sentiment dans lequel le pôle positif (le passé idéalisé) reste présent malgré la souffrance du manque. Pour les textes où le pôle positif est absent (textes de dénonciation ou de combat contre le pays natal), l'article ne s'applique plus comme grille directe, mais sa pertinence demeure indirecte : il fournit le cadre par rapport auquel l'écart peut être mesuré et qualifié.

3.2 L'énonciation : Benveniste

Émile Benveniste a posé, dans *Problèmes de linguistique générale* (1966), les fondements de l'analyse de l'énonciation en linguistique. L'énonciation, telle que Benveniste la définit, est l'acte par lequel un locuteur s'approprie la langue pour produire un énoncé situé. Cette définition rompt

avec la conception saussurienne d'une langue comme système abstrait : pour Benveniste, le langage ne fonctionne réellement que lorsqu'il est mis en acte par un sujet parlant dans une situation donnée.

La distinction la plus opératoire pour notre recherche est celle qu'il établit entre le plan du discours et le plan de l'histoire (Benveniste, 1966 : 237-250). Le plan du discours est ancré dans le présent de l'énonciation : il utilise le présent, le passé composé, le futur et le pronom « je ». Le plan de l'histoire est coupé de la situation d'énonciation : il utilise le passé simple, l'imparfait et la troisième personne, présentant les événements comme se racontant eux-mêmes. Dans les textes exiliques, ces deux plans se superposent et s'affrontent, créant une tension temporelle fondamentale entre le passé du souvenir (souvent à l'imparfait) et le présent de l'écriture. Cette tension n'est pas un défaut stylistique : c'est le marqueur linguistique de la condition exilique elle-même.

Benveniste a également posé le concept fondamental de subjectivité dans le langage (1966 : 258-266) : c'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet. Sans le pronom « je », il n'y aurait pas de subjectivité au sens plein. Le « je » n'est pas seulement un mot qui désigne le locuteur, c'est l'acte par lequel le locuteur se pose comme sujet en prenant la parole. Lié à cette analyse, le concept de deixis désigne l'ensemble des marqueurs linguistiques qui renvoient à la situation d'énonciation : les pronoms personnels (je/tu/il), les marqueurs spatiaux (ici/là-bas) et les marqueurs temporels (maintenant/alors).

Benveniste a prolongé cette réflexion dans son article fondateur « L'appareil formel de l'énonciation » publié dans la revue *Langages* (Benveniste, 1970 : 12-18). Cet article, l'un des plus cités en linguistique française, systématise l'analyse des marqueurs déictiques et établit définitivement que tout énoncé porte la trace de son énonciation. Il n'y a pas d'énoncé neutre : tout énoncé suppose un locuteur situé dans un temps et un espace, et cette situation est inscrite dans la langue elle-même.

3.3 L'analyse du discours littéraire : Maingueneau

Dominique Maingueneau a développé, principalement dans *Le discours littéraire* (Maingueneau, 2004) et dans son article « Analyse du discours et littérature : problèmes épistémologiques et institutionnels » (2008), un appareil théorique majeur pour l'analyse du discours littéraire. Cet appareil articule plusieurs concepts opératoires complémentaires : la paratopie, la scénographie et l'éthos. Le concept central est celui de paratopie (Maingueneau, 2004 : 52-78 ; 2008). La paratopie désigne la position discursive particulière de l'écrivain qui ne peut se situer ni pleinement à l'intérieur ni pleinement à l'extérieur de la société qu'il décrit. Elle n'est ni l'appartenance à la société (utopie) ni l'extériorité totale à elle (atopie) : c'est un entre-deux paradoxal. Maingueneau distingue plusieurs types de paratopie : paratopie spatiale (entre deux lieux), paratopie temporelle (entre deux époques), paratopie sociale (entre deux classes), paratopie linguistique (entre deux langues). L'écrivain exilé maghrébin de langue française cumule typiquement plusieurs paratopies. Cette accumulation n'est pas pour Maingueneau un handicap mais la condition même de la créativité littéraire : c'est précisément parce que l'écrivain ne s'inscrit pleinement nulle part qu'il peut produire un discours singulier.

Maingueneau propose également la notion de scénographie (2004 : 190-202), le dispositif discursif par lequel le texte construit sa propre situation d'énonciation. La scénographie est la mise en scène que le texte fait de sa propre énonciation : qui parle, à qui, depuis où, dans quelles circonstances. Elle n'est pas donnée d'avance par le genre, elle est construite par le texte lui-même. Dans les textes exiliques, chaque auteur construit une scénographie particulière (récit mémorial, méditation philosophique, conte oral, testament) qui révèle la position énonciative depuis laquelle il parle.

Enfin, Maingueneau a développé une réflexion approfondie sur la notion d'éthos, l'image que le texte construit du locuteur par l'ensemble de ses choix linguistiques et discursifs. Dans son article « Problèmes d'éthos » (Maingueneau, 2002 : 55-68), il pose une thèse forte : l'éthos n'est pas l'image que l'auteur veut donner de lui-même, mais celle qui émerge de son écriture même. Maingueneau (2002) distingue deux niveaux d'éthos : l'éthos prédiscursif (image préalable à la lecture, issue du paratexte) et l'éthos discursif (image construite par le texte lui-même). Il revient sur cette notion dans « Retour critique sur l'éthos » (Maingueneau, 2014 : 31-48) pour préciser

que l'éthos peut se modifier au cours d'un même texte par des micro-déplacements ou des ruptures brutales.

L'application de la paratopie à des corpus littéraires francophones contemporains a déjà donné lieu à des travaux substantiels en sciences du langage. Ouali (2017-2018) en a notamment démontré l'opérativité dans son étude comparative de trois romans de l'écriture de l'immigration franco-maghrébine, dégageant les dispositifs discursifs (écriture fragmentaire, ironie, autofiction) par lesquels cette paratopie se manifeste textuellement. Nous mobilisons ce cadre dans une perspective complémentaire, appliquée à l'écriture de l'exil.

3.4 La subjectivité dans le langage : Kerbrat-Orecchioni

Catherine Kerbrat-Orecchioni a systématisé, dans son ouvrage *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage* (1980, rééd. 2002), l'analyse de toutes les marques par lesquelles le locuteur manifeste sa subjectivité dans l'énoncé. Ces marques, qu'elle appelle subjectivèmes, constituent un ensemble d'indices linguistiques repérables dans le texte par lesquels le sujet parlant trahit, volontairement ou non, son rapport affectif et évaluatif au monde qu'il décrit. La force de cette théorie est de rendre objectivement repérables ce qui pourrait sembler relever d'une appréciation purement subjective : l'émotion, le jugement, l'évaluation deviennent des phénomènes linguistiques analysables.

Kerbrat-Orecchioni s'inscrit dans la tradition de la linguistique de l'énonciation fondée par Benveniste, mais elle en élargit considérablement le champ. Alors que Benveniste s'intéressait principalement aux marques grammaticales de l'énonciation, Kerbrat-Orecchioni étend l'analyse aux marques lexicales. Elle distingue plusieurs catégories de subjectivèmes que nous mobiliserons dans le Chapitre II. Les adjectifs affectifs expriment une émotion du sujet face à l'objet décrit. Les adjectifs évaluatifs axiologiques portent un jugement de valeur explicite. Les adjectifs évaluatifs non axiologiques décrivent une propriété tout en impliquant une évaluation quantitative ou qualitative.

À ces catégories adjectivales s'ajoutent les substantifs subjectifs, les verbes subjectifs qui impliquent une évaluation dans le procès qu'ils décrivent, et les modalisateurs qui marquent le

degré de certitude ou de doute du locuteur. L'intérêt de cette grille pour notre recherche est considérable : elle permet de montrer que les choix lexicaux d'un écrivain ne sont pas neutres mais inscrivent ses émotions, ses jugements et ses évaluations dans la description même de l'objet, faisant du texte littéraire un espace de subjectivité intense où le rapport affectif au pays natal se manifeste dans le choix même des mots.

3.5 La bi-langue et le tiers-espace : Khatibi et Bhabha

Pour analyser les phénomènes de bilinguisme et de coexistence culturelle qui traversent les textes exiliques, nous mobilisons deux cadres théoriques complémentaires issus de la pensée postcoloniale francophone et anglophone. Le premier est celui de la bi-langue développé par l'écrivain et théoricien marocain Abdelkébir Khatibi dans son essai *Maghreb pluriel* (1983 : 1025). La bi-langue désigne la coexistence de deux langues dans un même sujet, non comme un bilinguisme fonctionnel où l'on passerait simplement d'une langue à l'autre selon les contextes, mais comme une tension créatrice permanente où les deux langues s'interpellent, se contaminent et se fécondent mutuellement dans l'acte même d'écrire.

Khatibi nomme pensée-autre cette forme de pensée qui se déploie dans l'entre-deux des langues, pensée qui n'est ni purement attachée à une langue maternelle « pure » (qui serait fantasme nationaliste) ni purement assimilée à la langue dominante (qui serait acceptation passive de la domination coloniale). La bi-langue khatibienne a ainsi une dimension politique forte : elle refuse les deux pôles d'une assignation identitaire fixe et ouvre un espace tiers où une parole nouvelle peut advenir.

Le second cadre est celui du tiers-espace (third space) théorisé par le critique postcolonial Homi K. Bhabha dans *Les lieux de la culture* (2007 : 30-35). Le tiers-espace désigne un espace interstitiel entre deux cultures qui n'appartient pleinement ni à l'une ni à l'autre. Selon Bhabha, cet espace n'est pas un lieu de confusion identitaire ou de perte, mais un lieu de production où se créent de nouvelles formes d'expression identitaire, irréductibles aux cultures d'origine. Le concept central qui accompagne le tiers-espace chez Bhabha est celui d'hybridité : la création d'une troisième chose qui n'existait pas avant et qui ne peut pas être réduite à ses sources.

Ces deux cadres se complètent. Khatibi analyse le phénomène spécifiquement linguistique de la coexistence de deux langues dans un sujet ; Bhabha analyse le phénomène plus large de la coexistence de deux cultures et de la production identitaire qui en résulte. Leur articulation est particulièrement féconde pour l'analyse des écritures bilingues postcoloniales, où le bilinguisme discret est inséparable d'une construction identitaire hybride.

4. Présentation et justification du corpus

Conformément au principe directeur du présent chapitre, cette dernière partie est le seul lieu où les textes du corpus sont nommés et présentés. Les analyses détaillées de chaque texte seront menées dans le Chapitre II, où les outils théoriques exposés dans les parties précédentes trouveront leur application concrète.

4.1 L'anthologie Le pays natal

L'anthologie *Le pays natal*, publiée en 2013 aux éditions Elyzad (Tunis), rassemble des textes inédits recueillis par Leïla Sebbar autour d'une thématique unique : le rapport au pays natal. Dix sept écrivains aux origines et aux trajectoires très diverses, algériens, libanais, tunisien, libyen, palestinienne, égyptien, marocaine, y livrent chacun un texte court, généralement d'une dizaine de pages, accompagné d'un fragment manuscrit et d'une photographie de l'auteur. Cette triade systématique (texte imprimé, fragment manuscrit, photographie) constitue l'unité formelle de l'anthologie et donne à chaque contribution la même structure paratextuelle.

L'anthologie n'est pas un roman collectif : chaque texte est autonome, écrit dans un registre propre (récit autobiographique, essai philosophique, récit mythique, texte hybride, essai clinique). C'est cette diversité formelle dans l'unité thématique qui fait la richesse exceptionnelle du corpus pour une analyse comparative. Aucun cadre n'est imposé aux auteurs : ni longueur, ni forme, ni point de vue. Chacun répond à la question du pays natal selon sa sensibilité, son histoire, sa pratique d'écriture. Cette liberté formelle permet précisément de tester l'hypothèse d'une grammaire transtextuelle de l'exil : si des procédés discursifs récurrents apparaissent malgré cette liberté maximale, c'est qu'ils tiennent à quelque chose de plus profond que les conventions de genre.

Leïla Sebbar, elle-même écrivaine franco-algérienne née à Aflou en 1941, n'en est pas à sa première anthologie. Elle a précédemment dirigé plusieurs ouvrages collectifs sur la mémoire algérienne, la condition féminine et les figures de l'enfance dans l'espace méditerranéen. Son geste éditorial dans *Le pays natal* s'inscrit dans cette continuité : rassembler des voix dispersées pour construire collectivement une mémoire qui résiste à l'effacement.

4.2 Délimitation et critères de sélection

Analyser l'ensemble des dix-sept textes dans le cadre d'un mémoire de master aurait conduit à une approche nécessairement superficielle, incompatible avec la rigueur d'analyse linguistique et discursive que nous nous sommes fixée. Nous avons procédé à une sélection raisonnée de huit textes, selon quatre critères complémentaires dont l'articulation garantit la représentativité et la cohérence analytique du corpus retenu. Cette délimitation ne prétend nullement hiérarchiser les textes de l'anthologie ; les textes non retenus seront ponctuellement convoqués à titre d'exemples complémentaires lorsque cela s'avérera pertinent.

Le premier critère est la diversité géographique et culturelle des auteurs. Les huit textes retenus représentent des pays natals différents : l'Algérie (Wassyla Tamzali née à Béjaïa ; Karima Berger née à Ténès), le Liban (Hoda H.Barakat née à Beyrouth), la Libye (Kamal Ben Hamed né à Tripoli), la Tunisie (Fet Ben Hamed), l'Égypte (Paul Balta né à Alexandrie), la Palestine (Suzanne Suzanne El Kenz née à Gaza) et la double appartenance corse-marocaine (Minna Sif). Cette diversité géographique permet de tester l'hypothèse d'une grammaire transtextuelle qui transcenderait les particularismes nationaux.

Le deuxième critère est la diversité formelle des textes : récit autobiographique narratif (P.Balta), essai philosophique et poétique (H.Barakat), récit narratif intégrant le mythe (K.Ben Hamed), autobiographie à la troisième personne (W.Tamzali), texte hybride mêlant prose lyrique et fragments poétiques (K.Berger), récit autobiographique ancré dans le quotidien (Minna Sif), essai clinique et théorique (F.Benslama), récit de deuil et de mémoire politique (S.El Kenz). Cette diversité formelle permet de vérifier que les phénomènes observés ne sont pas réductibles à des conventions de genre.

Le troisième critère est la diversité des rapports à l'exil et au pays natal. P.Balta refuse explicitement le mot « exil ». H.Barakat redéfinit philosophiquement le pays natal comme espace intérieur. Ben Hameda l'aborde comme mémoire collective et mythique. W.Tamzali y voit une dette et une blessure politique. K.Berger le construit comme espace de combat identitaire. Minna Sif fait de ses langues son véritable pays natal. F.Benslama l'analyse depuis une posture clinique et psychanalytique. S.El Kenz le vit comme un pays interdit dont l'accès est politiquement refusé. Cette diversité des rapports permet de saisir la complexité du phénomène exilique au-delà des stéréotypes nostalgiques.

Le quatrième critère est la richesse des objets linguistiques et discursifs. Nous avons privilégié les textes offrant des exemples exploitables pour chacun des axes analytiques du Chapitre II : marqueurs lexicaux et figures de style, temporalités verbales et marqueurs de remémoration, jeux de personnes grammaticales et stratégies énonciatives. Ce critère méthodologique garantit que chaque texte du corpus peut être analysé sur les plans qui structurent notre analyse pratique.

Ce choix raisonné selon quatre critères a permis une analyse approfondie, mais reste une délimitation subjective et conditionnée par les contraintes temporelles d'un mémoire de master. Une recherche ultérieure pourrait étendre l'analyse à l'ensemble des dix-sept textes de l'anthologie pour évaluer la généralisabilité des résultats obtenus.

Conclusion partielle

Ce premier chapitre a posé les fondements théoriques et méthodologiques nécessaires à l'analyse du discours de l'exil et de la mémoire dans l'anthologie *Le Pays natal*. Conformément au principe directeur du chapitre, aucun concept n'a été introduit sans être effectivement mobilisable dans l'analyse à venir, et aucun exemple n'a été tiré du corpus, dont l'examen approfondi constitue l'objet du chapitre suivant

Dans la première partie, nous avons défini l'exil dans ses dimensions étymologique, lexicographique, formelles et littéraires. Nous avons retenu la définition saïdienne de l'exil comme fissure irrémédiable et identifié trois formes opératoires de l'exil, imposé, volontaire,

intérieur ou linguistique, dont la coexistence caractérise typiquement les écritures exiliques contemporaines, notamment dans la tradition maghrébine d'expression française.

Dans la deuxième partie, nous avons articulé la question de la mémoire et de l'identité : la mémoire collective comme construction sociale (Halbwachs, 1950), les lieux de mémoire comme cristallisations de la mémoire collective (Nora, 1984), l'identité narrative articulée à la distinction idem/ipse et à la mémoire-travail (Ricœur, 1990 ; 2000), et la post-mémoire articulée aux deux formes de nostalgie réparatrice et réflexive (Hirsch, 2012 ; Boym, 2001) éclairées par l'analyse sémantique du lexème nostalgie (Greimas, 1986).

Dans la troisième partie, nous avons établi les six cadres d'analyse linguistique et discursive : la sémantique structurale et les isotopies (Greimas, 1966), la linguistique de l'énonciation avec la distinction discours/histoire et la deixis (Benveniste, 1966 ; 1970), l'analyse du discours littéraire avec les concepts de paratopie, scénographie et éthos (Maingueneau, 2002 ; 2004 ; 2008 ; 2014), la subjectivité lexicale et la typologie des subjectivèmes (Kerbrat-Orecchioni, 2002), et les cadres postcoloniaux de la bi-langue (Khatibi, 1983) et du tiers-espace (Bhabha, 2007).

Pour les définitions des notions linguistiques fondamentales, nous nous sommes appuyés transversalement sur le Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage de Dubois et al. (1973, rééd. 2012, Larousse). Enfin, dans la quatrième partie, nous a justifié la délimitation du corpus selon quatre critères articulés, diversité géographique, diversité formelle, diversité des rapports à l'exil, richesse des objets linguistiques exploitables, et a présenté les huit textes retenus comme représentatifs de la richesse de l'anthologie.

Le Chapitre II appliquera maintenant ces outils à l'analyse concrète des textes, en trois grandes parties qui examineront successivement les marqueurs linguistiques de l'exil, les temporalités et la mémoire, et les stratégies énonciatives. La présentation rigoureuse et exhaustive du cadre théorique réalisée dans le présent chapitre garantit la traçabilité conceptuelle de chaque analyse à venir : pour chaque outil mobilisé dans le Chapitre II, le lecteur pourra revenir au Chapitre I pour en retrouver le fondement théorique et la justification méthodologique. C'est cette articulation rigoureuse entre théorie et pratique qui constitue, à nos yeux, la condition de toute analyse linguistique défendable.

CHAPITRE II, CADRE PRATIQUE

Introduction du chapitre

Ce deuxième chapitre constitue le cœur analytique du mémoire. Il applique au corpus les outils théoriques posés dans le Chapitre I pour répondre à la problématique : Comment le dispositif textuel l'anthologie *Le pays natal* met-il en œuvre des stratégies linguistiques et énonciatives spécifiques pour construire un discours de l'exil qui convoque, actualise et recompose la mémoire du pays natal ? L'analyse se déploie en trois parties complémentaires, chacune répondant à l'une des trois sous-questions de la problématique.

La première partie examine les marqueurs lexicaux, sémantiques et métaphoriques de l'exil. La deuxième partie analyse les temporalités verbales et les marqueurs de remémoration. La troisième partie étudie les stratégies énonciatives et la construction d'une voix collective. Les outils mobilisés sont ceux de la sémantique structurale (Greimas, 1966), de l'analyse du discours et de la paratopie¹ (Maingueneau, 2004), de l'énonciation (Benveniste, 1966 ; 1970), de l'analyse des subjectivèmes² (Kerbrat-Orecchioni, 2002), de la mémoire (Ricœur, 2000 ; Halbwachs, 1950 ; Nora, 1984), de la postmémoire² (Hirsch, 2012), de la nostalgie (Boym, 2001), et de la pensée postcoloniale (Bhabha, 2007 ; Khatibi, 1983). Chaque partie s'achève par un bilan comparatif qui dégage les points convergents et divergents entre les huit auteurs.

Le choix d'une approche d'analyse du discours appliquée à un corpus littéraire trouve sa justification méthodologique dans les travaux de Maingueneau (2008). Dans son article « Analyse du discours et littérature : problèmes épistémologiques et institutionnels » publié dans la revue *Argumentation et Analyse du Discours*, Maingueneau défend la légitimité d'une analyse discursive des textes littéraires contre la double méfiance traditionnelle des analystes du discours

¹ La paratopie est un concept développé par Maingueneau (2004 : 52-78) pour désigner la position discursive d'un sujet qui ne peut se situer ni pleinement à l'intérieur ni pleinement à l'extérieur de la société. L'écrivain exilé est un exemple typique de sujet paratopique : il parle depuis un entre-deux, entre le pays natal et le pays d'accueil. 2Le subjectivème désigne, selon Kerbrat-Orecchioni (2002, p. 79-130), toute marque linguistique par laquelle le locuteur inscrit sa subjectivité dans son énoncé. Il peut s'agir d'adjectifs affectifs (exprimant une émotion : « terrible »), d'adjectifs évaluatifs axiologiques (portant un jugement : « affreux »), d'évaluatifs non axiologiques (décrivant une propriété mais impliquant le sujet : « volatile »), ou de verbes subjectifs (impliquant une évaluation : « tourner » au sens de se corrompre).

² La postmémoire (Hirsch, 2012, p. 29-40) désigne la mémoire d'événements que l'on n'a pas vécus soi-même, mais qui ont été transmis par la génération précédente avec une telle force qu'ils pèsent sur l'identité comme des souvenirs propres. Ce concept, développé à partir de l'étude des enfants de survivants de la Shoah, s'applique à toute mémoire héritée d'un traumatisme collectif, y compris celui de l'exil et de la colonisation.

et des littéraires. Il y rappelle que les textes littéraires sont, eux aussi, des productions discursives soumises aux contraintes de l'énonciation, du genre et du contexte de production, ce qui justifie pleinement leur étude par les outils de l'analyse du discours. Cette position théorique, déjà esquissée dans l'ouvrage collectif dirigé avec Amossy (2003), *L'analyse du discours dans les études littéraires*, fonde la démarche de notre chapitre pratique : nous lisons les textes de l'anthologie non comme des témoignages biographiques mais comme des constructions discursives dont les mécanismes sont analysables par les outils de la linguistique de l'énonciation et de l'analyse du discours.

1. Les marqueurs linguistiques de l'exil :

1.1 Les champs lexicaux de l'absence et du manque :

Avant d'entrer dans l'analyse des textes, il convient de préciser le cadre méthodologique de cette sous-partie. L'objectif est de repérer les réseaux de mots les isotopies³ au sens de Greimas (1966) par lesquels les auteurs construisent discursivement l'expérience de l'exil. Une isotopie est un fil conducteur de significations qui relie des occurrences lexicales appartenant à des textes différents. Le fait que des auteurs d'origines aussi diverses que l'Égypte, le Liban, la Libye, l'Algérie, la Tunisie, la Palestine et le Maroc utilisent les mêmes champs sémantiques de l'absence constitue ce que Saïd (2008 : 241) appelle la marque fondamentale de l'exil, une fissure⁴ que la langue tente de nommer et de transformer en matière narrative (Ricoeur, 2000).

Cette approche par les isotopies trouve un prolongement direct dans l'étude que Greimas (1986) a consacrée à la sémantique lexicale de la nostalgie. Dans son article « De la nostalgie. Étude de sémantique lexicale » publié dans le *Bulletin du Groupe de Recherches Sémio-Linguistiques* (*Actes sémiotiques*, 11(39) : 5-11), Greimas montre que la nostalgie n'est pas un sentiment vague mais une structure sémantique précise, fondée sur l'opposition entre la continuité (la vie d'avant)

³ L'isotopie désigne, en sémantique structurale (Greimas, 1966, p. 53-69), un réseau de significations récurrentes dans un texte ou un ensemble de textes, créant une cohérence de sens. Par exemple, les mots « absence », « vide », « désert », « négation » forment ensemble une isotopie de l'effacement. Voir également Rastier, F. (2009). *Sémantique interprétative* (3e éd.). PUF.

⁴ La fissure désigne, chez Saïd (2008, p. 241), l'image par laquelle l'auteur définit l'exil : « une fissure à jamais creusée entre l'être humain et sa terre natale ». Le mot dit une fracture qui ne cicatrise pas, même un retour physique ne la referme pas, car le temps a transformé le lieu comme il a transformé le sujet.

et la discontinuité (la rupture de l'exil). Cette structure sémantique opératoire s'applique directement à notre corpus : chaque auteur construit son discours exilique en jouant précisément sur cette opposition entre une continuité perdue (le pays natal vécu) et une discontinuité subie (l'arrachement du pays d'accueil). Le travail discursif des auteurs consiste à reconstruire textuellement la continuité brisée à travers les choix lexicaux, métaphoriques et syntaxiques.

1.1.1 Négation syntaxique et vide lexical

Chez Hoda H.Barakat, dans *Propositions...*, le texte s'ouvre sur trois constructions négatives successives. Pour en comprendre la portée linguistique, il faut rappeler que selon Benveniste (1966 : 258-266 ; 1970 : 12-18), le pronom « je » et les marqueurs de négation qui l'accompagnent ne sont pas de simples outils grammaticaux, ils sont des marques de subjectivité dans le langage, c'est-à-dire des traces par lesquelles le sujet parlant inscrit sa position dans son énoncé : « Je ne suis pas partie, je ne suis arrivée nulle part, je n'ai pas réellement atterri. » (Sebbar, 2013 : 23), L'interprétation de cette phrase est la suivante : en refusant à la fois le geste du départ et celui de l'arrivée, le sujet s'installe dans une suspension permanente, ni partie ni arrivée. Les trois négations ne décrivent pas une réalité objective mais une position subjective : le refus de toute appartenance géographique. Ce refus est d'autant plus significatif qu'il ouvre le texte, c'est la première chose que H.Barakat dit, comme si l'identité de l'exilée ne pouvait se formuler qu'en creux, par ce qu'elle n'est pas. La négation se développe ensuite en une liste systématique de

privations : « Il n'y a ni grenier ni souvenirs, ni réserves de saisons ni albums de photos. » (Sebbar, 2013 : 23).

Ce que cette liste dit, c'est que le sujet exilique est dépourvu de ce que Nora (1984 : XVII-XLII) appelle des lieux de mémoire⁵ domestiques, des espaces où le passé se dépose et où l'identité se cristallise. Le grenier, les réserves de saisons et les albums de photos sont des objets concrets qui ancrent le souvenir dans la matière. Leur absence systématique dit que l'exilée vit dans un présent dépourvu de repères matériels. L'effet litannique de la répétition « ni... ni... ni... » produit

⁵ Les lieux de mémoire désignent, chez Nora (1984, p. XVII-XLII), tout objet matériel ou immatériel dans lequel une communauté cristallise et perpétue sa mémoire collective. Un lieu de mémoire n'est pas nécessairement géographique, un livre, un nom, un geste peuvent en être.

en outre un rythme incantatoire qui dit que cette absence n'est pas ponctuelle mais structurelle et constitutive de la condition exilique, c'est ce que Ricœur (2000 : 83-111) analyserait comme une mise en récit⁶ de l'oubli.

1.1.2 La métaphore filée du lait : le pays natal corrompu

Chez Karima Berger, dans *Lait amer*, la privation prend une forme corporelle et symbolique.

L'analyse de cette métaphore nécessite de mobiliser la grille des subjectivèmes⁷ de Kerbrat-

Orecchioni (2002 : 79-130). Lorsque K.Berger écrit : « *mon pays a tourné comme le lait avant l'orage. Il a tourné amer, bilieux, haineux.* » (Sebbar, 2013 : 66), elle ne se contente pas de décrire objectivement l'état de son pays natal, elle y inscrit une évaluation affective croissante, un jugement qui engage sa subjectivité de locutrice. Le verbe « tourner » est un verbe subjectif au sens de Kerbrat-Orecchioni (2002) : il implique un jugement négatif, car le lait qui tourne est du lait corrompu, inutilisable. La gradation « amer, bilieux, haineux » constitue une série de trois adjectifs affectifs à intensité croissante : « amer » est une sensation gustative, le goût du lait tourné ; « bilieux » renvoie à la bile, liquide associé à la colère chronique ; « haineux » est un sentiment actif et destructeur qui dépasse la sensation pour devenir un rapport au monde. Cette progression du sensoriel vers le psychologique constitue ce que Greimas (1966) appelle une isotopie thymique⁸ : une cohérence de valeurs affectives négatives qui s'intensifient progressivement au fil du texte.

Cette gradation confirme ce que Maingueneau (2014) désigne comme éthos discursif : les choix lexicaux évaluatifs du texte construisent une posture énonciative de douleur assumée, progressivement intensifiée. Dans la phrase « *Il a tourné amer, bilieux, haineux* » (Sebbar, 2013 : 66), la gradation lexicale ne se contente pas de qualifier le pays natal : elle construit

⁶ La mise en récit désigne, chez Ricœur (1990, 2000), l'opération par laquelle le sujet transforme l'expérience vécue, chaotique et fragmentaire, en un récit cohérent qui lui donne sens et permet d'y inscrire son identité. La mise en récit n'est pas une simple reproduction du passé : c'est un travail actif de sélection, d'organisation et d'interprétation.

⁷ La grille des subjectivèmes est un outil d'analyse développé par Kerbrat-Orecchioni (2002, p. 79-130) qui classe les marques linguistiques par lesquelles le locuteur inscrit sa subjectivité, émotions, jugements, évaluations, dans son énoncé.

⁸ L'isotopie thymique désigne, dans le modèle de Greimas (1966, p. 112-115), un réseau cohérent de valeurs affectives, positives (euphorie) ou négatives (dysphorie), qui traverse un texte. Par exemple, la série « amer, bilieux, haineux » constitue une isotopie thymique négative croissante.

progressivement, à travers les trois adjectifs successifs, l'éthos d'une accusatrice. Chaque adjectif renforce ce positionnement énonciatif : « amer » établit le constat sensoriel, « bilieux » diagnostique la corruption physiologique, « haineux » prononce le verdict moral. Au sens de Maingueneau (2014), K.Berger ne dit pas seulement ce que son pays natal est devenu, elle dit qui elle est devenue en disant ce qu'il est : une voix qui accuse, qui condamne, qui ne pleure plus mais juge.

La phrase nominale « *Et moi, même pas de lait dans mon sein* » (Sebbar, 2013 : 68) mérite une interprétation distincte. L'absence de verbe supprime toute dimension processuelle : il n'y a pas d'action, pas de devenir possible. La privation est un état figé, permanent, sans issue. La locution « même pas » dit une privation absolue et non relative. Ce que cette phrase signifie, c'est que la chaîne de transmission mémorielle est rompue : l'exilée ne peut pas transmettre à ses enfants ce que son pays lui a donné, car ce don a été corrompu, ce que Hirsch (2012 : 29-40) analyserait comme une rupture de la postmémoire.

1.1.3 L'entre-deux identitaire

Chez Fethi Benslama, dans *Les naufragés du natal*, la condition exilique se condense en une formule binaire d'une remarquable densité : « *Je suis ici... mais je ne suis pas là. Ni ici, ni là-bas.* » (Sebbar, 2013 : 55). Pour interpréter cette formule, il faut mobiliser le concept de deixis⁹ spatiale (Benveniste, 1966 : 251-257), les marqueurs « ici » et « là-bas » qui renvoient à la position concrète du locuteur dans l'espace. La double négation dit que l'exilé n'habite nulle part au sens plein du terme : il est physiquement « ici » (en France) mais pas existentiellement « là » (chez lui), et il n'est plus « là-bas » (au pays natal). C'est ce que Bhabha (2007 : 30-35) théorise comme le tiers-espace¹⁰, un espace interstitiel de négociation identitaire permanente.

⁹ « La deixis désigne l'ensemble des marqueurs linguistiques renvoyant à la situation d'énonciation : pronoms personnels (je/tu), marqueurs spatiaux (ici/là-bas), marqueurs temporels (maintenant/alors). Pour le Dictionnaire de linguistique de Dubois et al. (2012), les déictiques sont les éléments linguistiques qui, dans un énoncé, font référence à la situation dans laquelle l'énoncé est produit.

¹⁰ Le tiers-espace désigne, chez Bhabha (2007, p. 30-35), un espace interstitiel entre deux cultures qui n'appartient pleinement ni à l'une ni à l'autre, mais où se créent de nouvelles formes d'expression identitaire.

Chez Wassyla Tamzali, dans Biriadou, l'absence s'exprime par la métaphore de la course : « *Il lui a fallu apprendre à courir avec sur soi et en soi le pays natal. Une course entravée et qui tournait en rond.* » (Sebbar, 2013 : 170), l'expression « sur soi et en soi » est analytiquement riche : elle dit que le pays natal est à la fois une charge externe (portée sur le corps, comme un poids physique) et une présence interne (inscrite dans l'identité, indéracinable). Cette double localisation rejoint la théorie de l'identité-idem¹¹ de Ricoeur (1990 : 137-166), une identité de substance qui persiste dans le corps du sujet indépendamment de sa volonté.

Chez Paul Balta, dans Un roman familial cosmopolite, le lexique de l'absence se combine à celui de la résistance mémorielle. La phrase « *Ce n'était pas un exil* » (Sebbar, 2013 : 11) constitue un marqueur de contradiction énonciative : le sujet refuse le mot « exil », tout en racontant une histoire de déracinement. Au sens de Maingueneau (2004 : 52-78), c'est un exemple typique de positionnement paratopique : le sujet refuse la catégorie d'exilé tout en occupant discursivement cette position, il est simultanément dedans et dehors. Le mot « choc » dans « *j'ai subi un choc terrible* » (Sebbar, 2013 : 15) est un substantif affectif au sens de Kerbrat-Orecchioni (2002), il dit l'émotion du sujet, pas seulement la réalité objective. L'adjectif axiologique « *affreux* » dans « *d'affreux immeubles* » (Sebbar, 2013 : 15) porte un jugement de valeur opposant le beau passé au laid présent. Mais face à la destruction, P.Balta mobilise le verbe « survivre » : « *Elle survit dans la mémoire des Alexandrins installés dans leurs nouvelles patries* » (Sebbar, 2013 : 16). Ce verbe dit que l'absence est productive, elle appelle la parole et la reconstruction.

Chez Kamal Ben Hamed, la perte est collective et civilisationnelle : « Son village est désert, abandonné » (Sebbar : 2013 : 47). Chez Minna Sif, l'absence prend une forme positive : « Mes langues maternelles sont mon pays natal » (Sebbar, 2013 : 159), c'est la bi-langue¹² de Khatibi (1983). Chez Suzanne El Kenz, la rime « *Mon pays natal. Pays fatal* » (Sebbar, 2013 : 75) condense l'ambivalence radicale du rapport au pays natal palestinien, nourricier et mortifère à la fois.

¹¹ Ricoeur (1990, p. 137-166) distingue deux formes d'identité : l'identité-idem (la permanence de substance, ce que je suis toujours, indépendamment de ma volonté, comme ma nationalité ou ma langue maternelle) et l'identité-ipse (l'identité construite par le récit de soi, ce que je choisis de devenir, l'engagement et la promesse).

¹² La bi-langue désigne, chez Khatibi (1983, p. 10-25), la coexistence de deux langues dans un même sujet, non comme un bilinguisme fonctionnel, mais comme une tension créatrice permanente où les deux langues s'interpellent, se contaminent et se fécondent mutuellement. L'écrivain maghrébin francophone vit dans cette bi-langue.

1.2 Les métaphores spatiales du pays natal

Le pays natal ne se dit pas seulement par des mots abstraits du manque, il se construit dans les textes comme un espace imaginaire doté de formes, de contours et de mouvements. Pour comprendre le rôle de ces métaphores, il convient de rappeler la théorie des métaphores conceptuelles de Lakoff et Johnson (2003 : 3-9) : les métaphores spatiales ne sont pas de simples ornements rhétoriques mais des structures cognitives fondamentales par lesquelles les êtres humains donnent sens à des expériences abstraites. L'exil, expérience difficile à saisir conceptuellement, est rendu pensable et dicible par des configurations spatiales concrètes.

1.2.1 L'espace flottant : la métaphore aérienne et le naufrage

Chez H.Barakat, l'appartement parisien est qualifié par un adjectif qui mérite une attention analytique particulière : « volatile ». En français courant, « volatile » signifie ce qui est léger, ce qui peut s'envoler, ce qui n'a pas de poids. Appliqué à une maison, cet adjectif dit quelque chose d'inattendu : la maison du pays d'accueil est si légère qu'elle pourrait disparaître à tout moment, elle n'a pas de consistance, pas de permanence, pas d'ancrage. Au sens de Kerbrat-Orecchioni (2002 : 94-96), cet adjectif relève de la catégorie des évaluatifs non axiologiques : il ne porte pas un jugement de valeur explicite (H.Barakat ne dit pas que l'appartement est « laid » ou « triste »), mais il décrit une propriété, l'absence de poids, qui implique indirectement une évaluation subjective. Dire qu'une maison est « volatile », c'est dire, sans le formuler ouvertement, qu'elle ne pèse rien dans l'existence de celle qui l'habite, qu'elle n'offre aucun ancrage identitaire, aucun enracinement. Par contraste implicite, la maison natale de Beyrouth, elle, avait du poids, elle était ancrée dans un sol, dans une histoire, dans une mémoire, « *Ma maison, ici, c'est un appartement. Elle est volatile et ses objets ne pèsent pas sur le sol.* » (Sebbar, 2013 : 24). Ce que cette image signifie, c'est que la maison du pays d'accueil n'a pas de poids identitaire, elle est légère, provisoire, interchangeable. Par contraste implicite, la maison natale avait du poids, était ancrée dans un sol réel, avait une histoire et une épaisseur. L'exil se définit ici comme la perte de cette gravité identitaire.

La métaphore se développe ensuite en une image cosmique saisissante : « *Se retrouver dans une sorte de satellite ou de fusée qui a perdu la connexion avec sa base, mais qui tourne toujours,*

éternellement dans l'orbite de sa base. Point lumineux au loin, mais pesanteur stérile. » (Sebbar, 2013 : 24).

La métaphore du satellite appelle une interprétation attentive. H.Barakat écrit : « *Se retrouver dans une sorte de satellite ou de fusée qui a perdu la connexion avec sa base, mais qui tourne toujours, éternellement dans l'orbite de sa base. Point lumineux au loin, mais pesanteur stérile* » (Sebbar, 2013 : 24). Cette image dit d'abord une loi physique de l'exil : comme un satellite en orbite, l'exilée est captive d'une force d'attraction qui la maintient à distance constante du pays natal, elle ne peut ni s'en rapprocher (le retour est impossible ou insuffisant) ni s'en éloigner (la mémoire la ramène toujours vers Beyrouth). L'exilée ne choisit pas sa trajectoire, elle est déterminée par une histoire dont elle ne peut se défaire, ce que Ricoeur (1990 : 167-180) appelle une détermination narrative : le sujet est tenu par un récit de vie qu'il n'a pas choisi et qui continue de dicter son mouvement.

L'image dit ensuite une hiérarchie affective entre deux espaces. Le pays natal est un « point lumineux au loin », lumineux mais inaccessible, désirable mais hors de portée. Le pays d'accueil est une « pesanteur stérile », pesant mais improductif, présent mais vide de sens. Au sens de Kerbrat-Orecchioni (2002 : 94-96), ces deux expressions sont des évaluatifs axiologiques : elles portent un jugement de valeur explicite. « Lumineux » est un jugement positif attribué au pays natal ; « stérile » est un jugement négatif attribué au pays d'accueil. Ce choix lexical révèle que dans l'imaginaire de l'exilée, les deux espaces ne sont pas équivalents : le pays natal reste supérieur, même absent et le pays d'accueil reste inférieur, même habité.

Cette métaphore est enfin révélatrice de la position discursive depuis laquelle H.Barakat écrit. Une telle image, cosmique, abstraite, philosophique, n'aurait pu être inventée que par quelqu'un qui vit l'exil comme une expérience intellectuelle et existentielle, pas seulement comme une douleur quotidienne. C'est ce que Maingueneau (2004 : 52-78) appelle la créativité discursive de la paratopie : c'est précisément parce que H.Barakat se situe dans un entre-deux, entre Beyrouth et Paris, entre le passé et le présent, entre l'arabe et le français, qu'elle invente cette formulation que la langue ordinaire ne possédait pas. L'analyse des subjectivèmes (Kerbrat-Orecchioni, 2002) montre comment l'émotion de l'exilée s'inscrit dans ses choix lexicaux, « lumineux » pour le pays natal, « stérile » pour le pays d'accueil. L'analyse de la paratopie (Maingueneau, 2004) montre

d'où cette parole est produite, depuis une position d'entre-deux qui est à la fois la source de la souffrance et la condition de la créativité.

Cette articulation entre subjectivité lexicale et paratopie trouve un fondement théorique dans l'article de Maingueneau (2008) sur les rapports entre analyse du discours et littérature. Maingueneau y défend l'idée que le texte littéraire ne peut être pleinement compris si l'on isole ses propriétés linguistiques de ses conditions de production. Autrement dit, l'analyse des subjectivèmes, c'est-à-dire des marques lexicales d'émotion et de jugement, n'a de sens que rapportée à la position discursive depuis laquelle ces marques sont produites. Dans le cas de H.Barakat, la métaphore du satellite et les évaluatifs axiologiques qui l'accompagnent (« lumineux », « stérile ») ne sont compréhensibles que si l'on tient compte de la paratopie spécifique de l'auteure : une libanaise installée à Paris depuis vingt-deux ans, qui pense l'exil philosophiquement plus qu'elle ne le vit sensuellement. Cette articulation entre micro-analyse linguistique et macro-analyse discursive est l'apport méthodologique central de Maingueneau (2008).

Chez F.Benslama, la même absence d'ancrage prend la forme d'un naufrage. Le substantif axiologique « *naufragés* » dans « *des naufragés du natal, échoués sur des agglomérations urbaines où il ne fait pas monde* » (Sebbar, 2013 : 53) ne se contente pas de désigner les exilés, il les qualifie comme victimes d'une catastrophe. La formule « où il ne fait pas monde » est une innovation syntaxique qui illustre ce que Maingueneau (2004 : 52-78) appelle la créativité discursive de la paratopie : depuis sa position de sujet déplacé, F.Benslama invente une formulation que la langue ordinaire ne possédait pas.

1.2.2 L'espace circulaire, mythique et corporel

Chez W.Tamzali, la course entravée dit la circularité exilique. La structure chiasmatique¹³ « *avacent et tombent, tombent et avacent* » (Sebbar, 2013 : 173) mime formellement le mouvement circulaire de l'exil : la phrase revient à son point de départ, comme les exilés

¹³ Le chiasme est une figure de style qui inverse l'ordre des termes dans deux segments symétriques, créant un effet de miroir : « *avacent et tombent, tombent et avacent* ». Cette inversion produit un effet de circularité et d'enfermement.

tournent en rond sans progresser. Cette circularité linguistique dit, sur le plan de la forme, ce que Saïd (2008 : 241) théorise sur le plan conceptuel : l'exil est une fissure « à jamais creusée », une condition qui ne se résout pas, qui se répète sans aboutir. Le chiasme n'est pas ici une figure ornementale, c'est une mise en forme syntaxique de l'impossibilité de résolution.

Chez K.Ben Hamed, le Garagouz¹⁴ transforme Tripoli en espace mythique : « *nous voguions dans l'espace et le temps, nous habitons le corps des héros mythiques avec lesquels nous traversons l'histoire des hommes et celle des djinns* » (Sebbar, 2013 : 44). L'accumulation de verbes de mouvement dit que le pays natal n'est pas un espace de nostalgie statique mais un espace de voyage dynamique. Au sens d'Halbwachs (1950), le Garagouz fonctionne comme un cadre social de la mémoire, c'est autour de lui que la communauté construit sa mémoire collective.

Chez plusieurs auteurs du corpus, le pays natal ne se construit pas comme un espace extérieur et géographique mais comme un espace inscrit dans le corps, une mémoire sensorielle que l'exil ne peut pas effacer. Chez K.Berger, cette inscription corporelle est formulée à travers la métaphore du bulbe planté : « *il a fiché en certains points de mon corps le suc des sens [...] Ensemencés pour la vie : odeurs, paysages, saveurs, sonorités, atmosphères* » (Sebbar, 2013 : 64). Le verbe « fiché » dit un geste violent et définitif, on fiche un clou, on fiche un pieu, et le mot « ensemencés » dit que ces sensations ne sont pas des souvenirs passifs mais des semences vivantes qui continuent de croître dans le corps de l'exilée. L'appartenance au pays natal est ainsi présentée comme une inscription corporelle irréversible, ce que Ricœur (1990 : 137-166) appelle une identité narrative incorporée¹⁵ : une identité qui ne réside pas dans la pensée mais dans la chair.

Chez Minna Sif, cette inscription corporelle passe par la langue au double sens du terme, la langue que l'on parle et la langue que l'on a dans la bouche : « *Je prononçais ce nom avec une*

¹⁴ Le Garagouz (parfois orthographié Karagöz) est un théâtre d'ombres traditionnel d'origine turque, diffusé dans tout le monde arabe et particulièrement populaire au Maghreb. Spectacle ambulant accompagné de musique, il met en scène des personnages-marionnettes dont les aventures mêlent humour, satire sociale et récits mythiques.

¹⁵ L'identité narrative incorporée désigne, à partir de Ricœur (1990, p. 137-166), une identité qui ne se construit pas seulement par le récit conscient que le sujet fait de lui-même, mais qui s'inscrit dans le corps à travers les sens (odeurs, saveurs, sons, gestes). Le sujet ne choisit pas de se souvenir : son corps se souvient pour lui, indépendamment de sa volonté.

pointe de plaisir comme un bonbon sucré qui roule avec délice sur la langue » (Sebbar, 2013 : 160). Le nom du fleuve marocain Oued Massa devient une sensation physique : un goût sucré, un plaisir buccal. Le pays natal du père entre littéralement dans le corps de la fille par la prononciation de ses noms, la géographie devient sensation, le lieu devient saveur. C'est ce que Benveniste (1966 : 258-266 ; 1970 : 12-18) analyse comme la subjectivité dans le langage : la langue ne transmet pas seulement du sens, elle engage le corps tout entier du sujet parlant.

Chez S.El Kenz enfin, c'est un être humain qui incarne physiquement le pays natal. Oum Hanna est décrite comme émergeant de la terre rouge palestinienne « *comme un arbre solide* » (Sebbar, 2013 : 73), ses orteils touchent la terre, ses racines plongent dans le sol. Le pays natal prend ici la forme d'un corps humain enraciné, et la mort d'Oum Hanna signifie, symboliquement, la mort d'une part du pays natal lui-même. Ces trois exemples, le bulbe planté chez K.Berger, le bonbon sur la langue chez Minna Sif, l'arbre humain chez S.El Kenz, convergent vers une même affirmation : le pays natal n'est pas seulement un lieu que l'on quitte, c'est une présence que l'on porte dans son corps.

L'analyse de Maingueneau (2004 : 52-78) permet d'aller plus loin dans l'interprétation de ces métaphores spatiales. Ce qui est remarquable, c'est que chaque auteur produit une métaphore différente du pays natal, et que cette différence n'est pas aléatoire : elle est déterminée par la paratopie spécifique de chaque auteur. La paratopie n'est pas seulement une position que l'auteur subit, c'est la condition même qui rend son écriture possible et nécessaire. H.Barakat, philosophe de l'exil, produit une métaphore abstraite et cosmique (le satellite) parce que sa paratopie est intellectuelle et existentielle, elle pense l'exil plus qu'elle ne le vit sensuellement. K.Berger, dans un rapport charnel et conflictuel à l'Algérie, produit une métaphore corporelle et gustative (le lait tourné) parce que sa paratopie passe par le corps et par les sens. K.Ben Hamed, porteur d'une mémoire collective tripolitaine, produit une métaphore mythique et narrative (le Garagouz) parce que sa paratopie est communautaire, il parle au nom d'un groupe, pas en son seul nom. S.El Kenz, exilée politique d'un pays interdit, produit une métaphore d'enracinement (Oum Hanna comme arbre) parce que sa paratopie est celle de quelqu'un à qui l'enracinement est physiquement refusé, on ne métaphorise que ce dont on est privé. Autrement dit, la nature de la

métaphore est une empreinte discursive de la paratopie : elle dit, dans la forme même du langage, depuis quelle position paratopique l'auteur écrit.

1.3 Le bilinguisme discret comme marqueur de l'hybridité

La troisième configuration linguistique du discours de l'exil est le bilinguisme discret : l'insertion dans le texte français de mots appartenant à une autre langue. Cette notion s'appuie sur la bilangue (Khatibi, 1983) et sur le tiers-espace (Bhabha, 2007). Chez K.Ben Hamed, le mot arabe Garagouz est conservé sans traduction immédiate, avec une explication rejetée en note de bas de page. Ce dispositif fait partie de la scénographie¹⁶ du texte (Maingueneau, 2004) : le lecteur francophone est mis en position d'altérité, il doit faire un pas vers la culture de l'auteur. Chez S.El Kenz, le mot arabe balad « elle représentait le balad » (Sebbar, 2013 : 76) et l'expression « *ya habibti* » (Sebbar, 2013 : 74) sont des termes culturellement irréductibles que la traduction effacerait.

Le bilinguisme discret prend également la forme de références culturelles insérées dans le texte écrit en français. Chez K.Berger, les figures d'Ibn Arabi, mystique andalou-arabe du XII^e siècle, et de Mohammed Dib, romancier algérien majeur, ne sont pas de simples citations : elles fonctionnent comme ce que Maingueneau (2004 : 113-126) appelle des ancrs intertextuelles, c'est-à-dire des voix convoquées dans le texte pour y inscrire une filiation culturelle précise. En convoquant Ibn Arabi et Dib, K.Berger ancre sa parole dans la tradition arabo-algérienne et se revendique héritière d'un lieu de mémoire littéraire et spirituel (Nora, 1984). Chez F.Benslama, le mouvement est inverse : c'est un poème de Baudelaire qui clôt le texte. La littérature française est ainsi convoquée pour dire l'exil arabe, un bilinguisme à rebours qui illustre le tiers-espace de Bhabha (2007), cet espace interstitiel où deux traditions culturelles se rencontrent et produisent un sens nouveau. Chez W.Tamzali, le bilinguisme discret passe par la pluralité des noms donnés au même lieu : « *Bougie jusqu'au 5 juillet 1962, Béjaïa aujourd'hui* » (Sebbar, 2013 : 170). La coexistence du nom colonial français et du nom arabe dans la même phrase cristallise en un seul acte linguistique toute l'histoire coloniale et postcoloniale de l'Algérie. Chez Minna Sif, la

¹⁶ La scénographie désigne, chez Maingueneau (2004, p. 190-202), le dispositif discursif par lequel le texte construit sa propre situation d'énonciation, c'est-à-dire la relation entre l'auteur, le texte et le lecteur. Chaque texte met en scène les conditions de sa propre lecture.

variation dialectale, « *Mon père parlait le berbère d'Agadir, ma mère parle celui de Tiznit* » (Sebbar, 2013 : 161), montre que même à l'intérieur d'une seule langue, deux variantes coexistent selon le lieu d'origine. Cette variation dit que l'identité linguistique n'est jamais abstraite ni uniforme : elle porte en elle la trace du lieu précis dont on vient.

1.4 La langue comme pays natal substitut

La contribution la plus originale du corpus est l'affirmation que la langue d'écriture est elle-même un pays natal. Pour comprendre la portée de cette affirmation, il convient de rappeler deux précédents théoriques. Derrida (1996) a montré que la langue maternelle n'appartient jamais vraiment à celui qui la parle, elle est toujours héritée, reçue d'un autre, et le sujet doit se l'approprier pour en faire un espace habitable. Khatibi (1983) a prolongé cette réflexion en montrant que l'écrivain maghrébin francophone vit dans une tension permanente entre deux langues, et que c'est cette tension même qui devient créatrice, la langue étrangère n'est plus un exil supplémentaire mais un territoire à conquérir.

C'est exactement ce que fait Minna Sif. Le titre de son texte, « Une langue est un pays », constitue une proposition métalinguistique¹⁷ (Jakobson, 1963) : le texte prend la langue elle-même comme objet de réflexion. La copule « est » affirme une identité ontologique, pas une ressemblance ni une métaphore, mais une équivalence : la langue est le pays natal. Le texte développe immédiatement cette thèse : « *Mes langues maternelles sont mon pays natal. Je me suis construite grâce à mes langues* » (Sebbar, 2013 : 159). Le mot « construite » mérite une attention particulière : il dit que l'identité n'est pas donnée par le sol ni par le sang, mais fabriquée par les langues, ce que Ricœur (1990 : 137-166) appelle une identité-ipse², c'est-à-dire une identité que le sujet se construit activement par le récit de soi, par opposition à l'identité-idem qui est subie. Plus loin, Minna Sif ajoute : « *Plus qu'une langue, elle est devenue une empreinte* » (Sebbar, 2013 : 159). Le passage du mot « langue » au mot « empreinte » est significatif : l'empreinte est une marque physique, inscrite dans le corps, qui ne s'efface pas. Ce que Minna Sif

¹⁷ Une proposition métalinguistique est, selon Jakobson (1963, p. 217-218), un énoncé qui prend la langue elle-même comme objet, c'est-à-dire qui parle du langage plutôt que d'une réalité extérieure. Quand Minna Sif écrit « Une langue est un pays », elle ne parle pas d'un référent géographique mais de la langue en tant que telle, illustrant la fonction métalinguistique du langage.

dit ici, c'est que la langue n'est pas seulement parlée ou pensée, elle est incorporée, gravée dans la chair, ce que Hirsch (2012 : 29-40) analyserait comme une forme de mémoire transmise par le corps autant que par les mots.

Chez K.Berger : « il ne s'agit pas de décrire le réel mais d'écrire le réel » (Sebbar, 2013 : 66). Cette opposition reprend la distinction entre conception représentationnelle et performative¹⁸ du langage (Austin, 1962) : l'acte d'écriture donne existence au réel. Chez P.Balta : « *ma ville natale survit grâce aux livres qu'elle nous a légués et renaît dans ceux qu'elle ne cesse d'inspirer* » (Sebbar, 2013 : 17). Le verbe « renaît » dit non pas une simple survie mais une renaissance active dans les lieux de mémoire (Nora, 1984). Ces trois textes convergent : l'écriture est le lieu où le pays natal existe encore.

L'analyse de Maingueneau (2004 : 85-107) éclaire un point décisif. Pour Maingueneau, le texte littéraire n'est pas simplement le produit de la paratopie, il en est la solution. L'écrivain paratopique ne peut exister ni dans le pays natal (qu'il a quitté) ni dans le pays d'accueil (où il n'est pas pleinement chez lui) : le seul espace où il peut exister pleinement, c'est le texte luimême. Quand K.Berger écrit « écrire le réel », quand Minna Sif affirme « Mes langues sont mon pays natal », quand P.Balta dit qu'Alexandrie « renaît » dans les livres, ils disent exactement ce que Maingueneau théorise : le texte est le lieu où la paratopie se résout, non pas en disparaissant, mais en se transformant en matière discursive habitable. L'écriture ne guérit pas l'exil, elle lui donne un espace de déploiement. La langue ne remplace pas le pays natal, elle en devient un substitut habitable, un pays natal discursif. Cette analyse permet de comprendre pourquoi ces auteurs écrivent : non pas malgré l'exil, mais à cause de l'exil. La paratopie n'est pas un obstacle à l'écriture, elle en est la condition de possibilité.

2.Temporalité et mémoire

Cette seconde partie examine comment les temporalités verbales organisent le discours mémoriel dans les textes de l'anthologie. La question est la suivante : quand un auteur exilé écrit sur son

¹⁸ Un énoncé performatif est, selon Austin (1962, p. 4-11), un énoncé qui accomplit une action par le fait même d'être prononcé. Par exemple, « je promets » fait une promesse. Appliqué à la littérature, le concept signifie que le texte ne décrit pas une réalité préexistante, il crée cette réalité par l'acte même de l'écriture.

pays natal, il se situe nécessairement dans un entre-deux temporel, entre le passé vécu au pays natal et le présent de l'écriture dans le pays d'accueil. Comment cette tension se manifeste-t-elle dans le choix des temps verbaux ? Pour y répondre, nous mobilisons trois outils complémentaires.

Le premier est la distinction posée par Benveniste (1966 : 237-250 ; 1970 : 12-18) entre le plan du discours, ancré dans le présent de celui qui parle, utilisant le présent, le passé composé et le pronom « je », et le plan de l'histoire, coupé de la situation d'énonciation, utilisant l'imparfait, le passé simple et la troisième personne. Dans les textes de l'anthologie, ces deux plans ne se succèdent pas de façon ordonnée : ils se superposent, s'affrontent et se contaminent mutuellement, créant une instabilité temporelle qui est en elle-même un marqueur de la condition exilique.

Le deuxième est la distinction proposée par Boym (2001 : 41-56) entre deux formes de nostalgie : la nostalgie réparatrice, qui cherche à reconstituer le passé tel qu'il était par l'accumulation de détails précis, et la nostalgie réflexive¹⁹, qui médite sur la distance entre le passé et le présent sans chercher à l'abolir. Cette distinction permettra de différencier, par exemple, l'imparfait minutieux de P.Balta (nostalgie réparatrice) du présent combatif de K.Berger (nostalgie réflexive).

Le troisième est la notion de postmémoire³ (Hirsch, 2012 : 29-40), qui éclaire les textes où la mémoire du pays natal n'est pas vécue directement par l'auteur mais héritée de la génération précédente, comme c'est le cas chez Minna Sif, dont les langues portent la mémoire d'un Maroc qu'elle n'a pas connu elle-même.

¹⁹ La nostalgie réflexive (reflective nostalgia) désigne, chez Boym (2001 : 49-55), une forme de nostalgie qui ne cherche pas à reconstruire le passé tel qu'il était mais qui médite sur la distance entre le passé et le présent. Elle accepte la perte, en assume l'irréversibilité et la transforme en réflexion critique. Elle s'oppose à la nostalgie réparatrice, qui nie la distance temporelle et tente de restaurer littéralement ce qui a été perdu.

2.1 L'imparfait : temps de la mémoire nostalgique

2.1.1 L'imparfait de l'énumération spatiale chez Paul Balta

Chez Paul P. Balta, dans *Un roman familial cosmopolite*, l'imparfait est le temps de la reconstitution minutieuse de la maison d'enfance alexandrine : « *Au premier étage, nos sept pièces étaient séparées par un couloir. À droite, salle à manger et salon. Puis, une vaste entrée donnant sur un grand balcon. Puis, la chambre de mon frère Roland...* » (Sebbar, 2013 : 15), l'imparfait « étaient séparées » installe le lecteur dans un espace passé présenté comme encore existant dans la mémoire. La série de compléments de lieu, « à droite », « puis », « au fond », fonctionne comme un itinéraire mémoriel : P. Balta se déplace mentalement dans sa maison comme s'il y marchait encore. Cette précision descriptive est caractéristique de la nostalgie réparatrice définie par Boym (2001) : un désir de reconstituer le passé par le détail, comme pour annuler la perte. Au sens de Nora (1984), la maison constitue un lieu de mémoire intime : elle n'existe plus physiquement, mais subsiste dans le texte avec une exactitude topographique qui défie la destruction.

L'opposition entre cet imparfait descriptif et le passé composé de la destruction : « *j'ai subi un choc terrible : ma maison était démolie !* » (Sebbar, 2013 : 15), crée une tension temporelle fondamentale. Le passé composé dit l'événement ponctuel et irréversible de la perte ; l'imparfait tente de maintenir vivant ce qui a été détruit. C'est cette tension entre le temps de la perte et le temps de la mémoire qui structure le discours mémoriel de l'exil.

2.1.2 L'imparfait du bonheur collectif chez Kamal Ben Hamed

Chez Kamal Ben Hamed, dans *Le pays des ombres*, l'imparfait prend une tonalité radicalement différente : ce n'est pas le temps de la nostalgie douloureuse mais celui du bonheur enfantin partagé : « *Je jubilais lorsque c'était le temps du Garagouz qui se conjugait avec celui du Ramadan. Durant ce mois, les journées s'étiraient interminables, j'attendais impatiemment le coucher du soleil.* » (Sebbar, 2013 : 43), les imparfaits « jubilais », « s'étiraient », « attendais » sont des verbes subjectifs affectifs au sens de Kerbrat-Orecchioni (2002 : 111-119) : ils ne disent pas seulement une action mais une émotion vécue. Cet imparfait est itératif (Benveniste, 1966) : il raconte non un événement unique mais un cycle répété chaque Ramadan. La description du

spectacle du Garagouz : « *nos corps restaient comme figés [...] nos respirations suspendues* » (Sebbar, 2013, 44), produit un effet de suspension temporelle : le temps s'arrête dans la mémoire au moment du bonheur le plus intense. C'est ce que Ricœur (2000 : 43-66) appelle la mémoire heureuse : une mémoire qui ne cherche pas à combler un manque mais à revivre un plaisir.

2.1.3 L'imparfait sensoriel chez Suzanne El Kenz

Chez Suzanne El Kenz, dans Oum Hanna, l'imparfait est lié à la perception sensorielle :

« Seule sa voix me parvenait, où que je sois, à l'intérieur ou à l'extérieur de la maison, une voix haute, perçante et aiguë ; elle atteignait vos tympans sans tendresse ni douceur. » (Sebbar, 2013 : 73), l'imparfait « parvenait », « atteignait » recompose une sensation sonore comme si elle résonnait encore. Les adjectifs « haute, perçante, aiguë » sont des évaluatifs non axiologiques au sens de Kerbrat-Orecchioni (2002) : ils décrivent une qualité perceptible tout en impliquant le sujet. Le passage du pronom « me » au pronom « vos » (« vos tympans ») élargit l'expérience sensorielle du je individuel au lecteur, créant un effet d'inclusion. Le pays natal se maintient dans la mémoire par les sens, ce que Hirsch (2012) appelle la mémoire incorporée.

2.2 Le présent itératif : temps de l'exil permanent

2.2.1 Le présent de la répétition chez Hoda Barakat

« *J'ouvre ma fenêtre, le matin, n'importe quel matin, vingt-deux ans après, et je vois la rue d'en bas. Je veux dire à Beyrouth.* » (Sebbar, 2013 : 23), ce passage appelle une interprétation précise. L'expression « n'importe quel matin » est le marqueur clé de l'itérativité²⁰ : chaque matin est identique au précédent, chaque réveil répète le même dépaysement. Le présent ne progresse pas, il tourne en rond, comme le satellite de la métaphore spatiale analysée dans la première partie. La précision « vingt-deux ans après » est la seule indication temporelle du texte : elle ne mesure pas un événement mais une durée de stagnation douloureuse. Vingt-deux ans ont passé, mais rien n'a changé, le sujet voit toujours la rue d'en bas et pense toujours à Beyrouth.

²⁰ L'itérativité désigne, en linguistique, la valeur d'un verbe ou d'un temps verbal qui exprime non pas un événement unique mais une action répétée, habituelle, qui se reproduit régulièrement. L'imparfait itératif (« je jubilais », « j'attendais ») raconte ce qui se passait chaque fois, pas ce qui s'est passé une seule fois.

La correction « Je veux dire à Beyrouth » est analytiquement précieuse. Le sujet se corrige en temps réel : il voit la rue parisienne mais dit Beyrouth, c'est un lapsus mémoriel qui dit que le pays natal se superpose au pays d'accueil dans la perception quotidienne. Au sens de Ricœur (2000 : 83-111), c'est un exemple de la façon dont la mémoire contamine le présent : le passé n'est pas derrière le sujet, il est dans son regard même.

2.2.2 Le présent de l'impossibilité chez Suzanne El Kenz

Dans cette partie, Suzanne El Kenz écrit : « *Pays présent, pays interdit à ma présence, sauf passagère, éphémère, visiteuse, passante.* » (Sebbar, 2013 : 75), la gradation nominale « passagère, éphémère, visiteuse, passante » constitue une série de quatre évaluatifs axiologiques (Kerbrat-Orecchioni, 2002) dévalorisant la présence de l'auteure dans son propre pays. Le présent de S.El Kenz n'est pas itératif comme celui de H.Barakat, il est conditionnel et précaire : il n'existe que sous condition de partir bientôt. La phrase finale confirme cette précarité : « *Aujourd'hui, ma visite se termine, je quitte, je suis dans l'avion qui me ramène vers mon exil forcé, j'essaie d'être sereine. J'ai les paupières fermées mais je sens dessus l'herbe fraîche de mon pays natal.* » (Sebbar, 2013 : 78). Ce que cette phrase dit, c'est que le pays natal persiste dans le corps même quand le corps s'en éloigne. Les yeux fermés dans l'avion, S.El Kenz sent physiquement l'herbe fraîche de la Palestine. Ce n'est pas un souvenir conscient, c'est une mémoire incorporée (Hirsch, 2012) : une sensation qui s'impose malgré soi, indépendamment de la volonté.

2.3. Le présent de lutte et le présent d'affirmation

2.3.1 Le présent de lutte chez Karima Berger

Dans son texte, Karima Berger écrit : « *Mon pays natal est enterré, mort. Il n'a pas su s'accorder à la forme de son enfant.* » (Sebbar, 2013 : 63), Le présent passif « est enterré » dit un état actuel, pas un événement passé. La négation « il n'a pas su » attribue la responsabilité au pays natal lui-même, c'est une prise de position paratopique (Maingueneau, 2004) : le sujet parle depuis la marge et revendique cette marge. L'alternance « *n'a pas aimé [...] n'aime pas* » (Sebbar, 2013 : 67) montre un rejet continu, commencé dans le passé, poursuivi dans le présent. C'est une nostalgie réflexive au sens de Boym (2001) : une nostalgie qui ne cherche pas à revenir mais à comprendre et à transformer.

2.3.2 Le présent d'affirmation chez Minna Sif

Dans son texte, Minna Sif écrit : « *Mes langues maternelles sont mon pays natal. Je me suis construite grâce à mes langues et à partir d'elles.* » (Sebbar, 2013 : 159), Le présent « sont » est un présent ontologique, il affirme ce qui existe, ce que le sujet possède et ce qui le constitue, là où les autres auteurs du corpus utilisent le présent pour dire ce qui manque, ce qui a été perdu ou ce qui est interdit.

C'est le seul présent véritablement habitable de tout le corpus. Au sens de Ricœur (1990), c'est un exemple parfait de l'identité-ipse : une identité définie non par ce qu'elle est toujours mais par ce qu'elle a choisi de devenir. Le passé composé « *j'ai appris l'arabe dialectal* » (Sebbar, 2013 : 162) raconte un processus qui aboutit au présent d'affirmation. La trajectoire temporelle va du passé de l'apprentissage au présent de l'identité constituée, le mouvement inverse de H.Barakat, qui va du passé heureux au présent douloureux.

2.4 Les ruptures temporelles comme marqueurs de la fracture exilique

Au-delà des temps verbaux dominants, le corpus se caractérise par des ruptures temporelles, des moments où le système temporel du texte se brise. Ces ruptures sont des marqueurs discursifs de la fracture exilique : elles disent formellement ce que l'exil fait au temps vécu, il le casse, le fragmente, le rend discontinu.

2.4.1 La rupture historique chez Kamal Ben Hamed

« *Et tous les ans l'histoire se déroulait au long des soirs du mois de Ramadan et se répète encore à présent même si le conteur Si Sifaou est mort récemment en prenant les armes à Zouara la capitale berbère en ce mois de Ramadan de l'an deux mille onze.* » (Sebbar, 2013 : 49)

Le passage de l'imparfait « se déroulait » au présent « se répète » est brutal et non préparé. Le temps cyclique de la mémoire (l'imparfait itératif des soirées du Ramadan) se heurte au temps linéaire de l'histoire (la révolution libyenne de 2011, la mort du conteur). Cette collision

temporelle produit ce que Ricœur (2000 : 302-308) appelle une discordance narrative²¹ : le récit ne peut plus se refermer sur lui-même, il est ouvert sur le présent tragique du pays natal.

2.4.2 La rupture énonciative chez Wassyla Tamzali

Pendant tout le texte, W.Tamzali se raconte à la troisième personne « elle ». Mais dans la toute dernière phrase, sans préparation ni transition, le « je » surgit : « *Alors je l'attends, assise au pied du mimosa dans la lente coulée du temps* » (Sebbar, 2013 : 174). Ce basculement final opère trois changements simultanés. Un changement de temps d'abord : le texte passe du passé, qui racontait l'histoire de l'exilée, au présent, qui dit sa condition actuelle. Un changement de personne ensuite : le « elle » distancié cède la place au « je » intime, l'auteure cesse de se regarder de l'extérieur et reprend possession de sa propre voix. Un changement de mode discursif enfin, au sens de Benveniste (1966 : 237-250 ; 1970 : 12-18) : le texte quitte le plan du récit, où les événements sont racontés comme s'ils étaient coupés du présent, pour rejoindre le plan du discours, où le sujet parle ici et maintenant, ancré dans son propre présent.

Le présent « je l'attends » n'est ni le présent douloureux de H.Barakat (la répétition quotidienne du dépaysement), ni le présent combatif de Karima Berger (la lutte contre le pays natal), ni le présent affirmatif de Minna Sif (la certitude sereine). C'est un présent de l'attente, une forme de patience qui ne cherche ni à reconstituer le passé ni à le combattre, mais qui accepte le temps tel qu'il passe. L'expression « la lente coulée du temps » confirme cette interprétation : le temps de l'exil n'est pas un temps arrêté ni un temps qui tourne en rond, c'est un temps qui coule, lentement, comme un fleuve qui avance sans se presser vers un horizon qu'on ne voit pas.

2.4.3 La rupture du lieu d'écriture chez Suzanne El Kenz

Le texte se clôt par une indication paratextuelle remarquable : « *14 septembre 2011, chambre stérile du CHU de Nantes* » (Sebbar, 2013 : 78). Ce qui frappe dans ce texte, c'est l'écart entre le lieu depuis lequel S.El Kenz écrit, une chambre d'hôpital stérile à Nantes, aseptisée, sans odeur,

²¹ La discordance narrative désigne, chez Ricœur (2000, p. 302-308), le moment où le récit ne peut plus maintenir sa cohérence temporelle interne, quand le passé raconté entre en collision avec le présent de l'écriture, créant une faille narrative qui est elle-même signifiante.

sans terre, sans arbre et le lieu dont elle parle, la Palestine sensuelle et vivante, avec ses effluves, ses fragrances, son herbe fraîche, son figuier, sa terre rouge. Au sens de Maingueneau (2004 : 190-202), cette opposition entre la scène englobante¹ (le contexte matériel de l'écriture) et la scène représentée (le monde évoqué par le texte) constitue le marqueur le plus fort de la fracture exilique dans tout le corpus : jamais la distance entre le corps de l'exilée et la terre du pays natal n'est aussi brutalement visible.

Le texte de S.El Kenz s'inscrit en outre dans un triple temps qui en fait le texte le plus dense temporellement de l'anthologie : le temps biographique, la maladie, l'hospitalisation, la vulnérabilité du corps ; le temps mémoriel, le souvenir de la Palestine, d'Oum Hanna, de la terre rouge et du figuier ; et le temps historique, l'année 2011, marquée par les révolutions arabes et par la poursuite de l'occupation palestinienne. Ces trois temporalités se superposent dans un seul texte de cinq pages, faisant d'Oum Hanna le point de convergence le plus intense entre expérience individuelle et histoire collective.

3. Stratégies énonciatives

Cette troisième partie répond à la troisième sous-question : En quoi la pluralité des voix réunies par Leïla Sebbar produit-elle un discours collectif sur l'exil qui dépasse la somme des témoignages individuels ? Elle mobilise les notions d'énonciation (Benveniste, 1966 ; 1970), de subjectivité dans le langage (Kerbrat-Orecchioni, 2002), et de paratopie (Maingueneau, 2004).

3.1 Le « je » et ses variations : quatre positions énonciatives

Au sens de Benveniste (1966 : 258-266), le pronom « je » est la marque fondamentale de la subjectivité dans le langage : il désigne celui qui parle au moment où il parle. Mais dans les textes de l'anthologie, le « je » n'a pas une valeur unique, il se décline en quatre positions énonciatives distinctes, chacune disant un rapport différent au pays natal.

3.1.1 Le « je » nostalgique chez Paul Balta

Chez P.Balta, le « je » est le plus stable et le plus assuré du corpus. C'est un « je » qui sait exactement qui il est, d'où il vient et ce qu'il a perdu. Il se présente dès les premières lignes

comme un sujet ancré dans une identité familiale et géographique solide : « *Je suis né le 3 mai 1929 à Alexandrie* » (Sebbar, 2013 : 11). Cette phrase d'ouverture est significative : le « je » se définit par un lieu de naissance, une date, un ancrage, là où le « je » de H.Barakat, comme on le verra, se définit par ce qu'il n'est pas. Tout au long du texte, ce « je » nostalgique convoque le passé avec tendresse et précision, multipliant les subjectivèmes affectifs (Kerbrat-Orecchioni, 2002) positifs, « jolies villas », « somptueux collègue », « magnifique Bibliotheca », qui disent un rapport affectif chaleureux au pays natal perdu. Le « je » de P.Balta ne souffre pas au présent comme celui de H.Barakat, ne combat pas comme celui de Berger, il se souvient avec amour.

Pourtant, ce « je » si stable porte une contradiction remarquable. La phrase « *Ce n'était pas un exil* » (Sebbar, 2013 : 11) constitue un acte de dénégation : le « je » refuse le mot « exil », pour qualifier son propre départ d'Alexandrie, alors même que tout le texte qui suit raconte une histoire de déracinement, de perte et de nostalgie. Au sens de Maingueneau (2004, 2013 : 5278), c'est un exemple de positionnement paratopique : le sujet dit ne pas être exilé tout en occupant discursivement la position exacte de l'exilé, il est simultanément dedans et dehors de la catégorie qu'il refuse. Le « je » de P.Balta est donc paradoxalement le plus stable dans sa forme et le plus contradictoire dans son positionnement.

3.1.2 Le « je » fragmenté chez Hoda Barakat

Chez H.Barakat, le « je » est l'exact opposé de celui de P.Balta. Là où le « je » de P.Balta s'ouvre par une affirmation identitaire stable : « *Je suis né le 3 mai 1929 à Alexandrie* », (Sebbar, 2013 : 11), le « je » de H.Barakat s'ouvre par une triple négation : « *Je ne suis pas partie, je ne suis arrivée nulle part, je n'ai pas réellement atterri* » (Sebbar, 2013 : 23). Ce « je » ne se définit par aucune affirmation positive, il ne dit pas ce qu'il est, seulement ce qu'il n'est pas. Il ne dit pas « je suis partie » mais « je ne suis pas partie » ; il ne dit pas « je suis arrivée quelque part » mais « je ne suis arrivée nulle part » ; il ne dit pas « j'ai atterri » mais « je n'ai pas réellement atterri ». Chaque tentative de se situer dans l'espace est immédiatement annulée par la négation. C'est un « je » en creux, une identité dessinée par le vide, par ce qui manque, par ce qui a été soustrait.

Au sens de Kerbrat-Orecchioni (2002 : 79-130), ce phénomène constitue un effacement des marques de subjectivité. Là où le « je » de P.Balta multiplie les adjectifs affectifs positifs («

jolies », « somptueux », « magnifique ») pour qualifier le pays natal, le « je » de H.Barakat ne produit aucune qualification positive, ni de soi, ni de son espace, ni de son histoire. Ce « je » ne peut pas dire ce qu'il ressent, il ne peut que dire ce qu'il ne ressent pas, ce qu'il n'a pas, ce qu'il n'est pas. Cette impossibilité de se qualifier positivement est en elle-même le marqueur linguistique le plus fort de la condition exilique dans le corpus : la langue se réduit à la négation parce que l'expérience résiste à toute affirmation.

Au sens de Maingueneau (2004 : 52-78), ce « je » fragmenté illustre la paratopie dans sa forme la plus radicale. Ce « je » ne se situe ni dans le pays natal, Beyrouth a été quitté, ni dans le pays d'accueil, Paris n'a pas été « réellement » atteint. Il parle depuis un espace d'entre-deux où aucune position stable n'est possible. Mais c'est précisément cette impossibilité de se situer qui rend l'écriture nécessaire : le « je » de H.Barakat écrit parce qu'il ne peut pas habiter. Le texte devient ainsi le seul espace où ce « je » sans lieu peut exister, non pas parce que l'écriture résoudrait la paratopie, mais parce qu'elle lui donne enfin un espace où se déployer pleinement.

L'exil ne guérit pas dans le texte, il s'y manifeste.

3.1.3 Le « je » de combat chez Karima Berger

Chez K.Berger, le « je » est encore d'un autre type, ni stable et nostalgique comme celui de P.Balta, ni fragmenté et négatif comme celui de H.Barakat. C'est un « je » actif, engagé dans une lutte ouverte avec son pays natal. Là où le « je » de P.Balta regrette un pays natal aimé, et où le « je » de H.Barakat ne sait ni d'où il vient ni où il va, le « je » de K.Berger sait exactement à qui il s'adresse et contre qui il se bat. Le pays natal n'est pas un objet de nostalgie ni un objet d'incertitude, c'est un adversaire. La formule « *C'est lui ou c'est moi* » (Sebbar, 2013 : 64) est emblématique de cette posture combative : elle pose une exclusion mutuelle entre le « je » et le pays natal, comme s'il s'agissait d'un duel dont un seul des deux peut sortir vivant. C'est un acte de positionnement énonciatif radical : le « je » ne demande pas à coexister avec le pays natal, il exige de s'en séparer pour pouvoir exister.

Au sens de Kerbrat-Orecchioni (2002 : 79-130), cette posture combative se manifeste dans la densité des subjectivèmes axiologiques, la plus forte du corpus. K.Berger ne se contente pas de

décrire le pays natal : elle le qualifie violemment par des adjectifs porteurs d'un jugement de valeur négatif extrême, « féroce », « sauvage », « inhumaine ». Chaque mot est une accusation. Là où le « je » de P.Balta multipliait les adjectifs positifs pour célébrer le pays natal, le « je » de K.Berger multiplie les adjectifs négatifs pour le combattre. Les deux « je » mobilisent la même catégorie linguistique, l'adjectif évaluatif axiologique, mais dans des directions affectives opposées.

Au sens de Maingueneau (2004 : 52-78), le « je » de K.Berger illustre une forme particulière de paratopie : la paratopie revendiquée. Là où le « je » de H.Barakat subit son entre-deux comme une condition douloureuse qu'il ne peut pas habiter, le « je » de K.Berger choisit sa marge, l'assume et la transforme en territoire de parole. K.Berger ne dit pas « je suis perdue entre deux mondes », elle dit « je refuse ce monde qui m'a rejetée et j'écris depuis ce refus ». La marge n'est plus une condition pathologique mais une position énonciative légitime : c'est précisément parce que le « je » se situe en dehors du pays natal qu'il peut le juger, le qualifier, le combattre, ce qu'il ne pourrait pas faire de l'intérieur.

Cette posture de combat construit également ce que Maingueneau (2014) appelle un éthos discursif spécifique. Dans son article « Retour critique sur l'éthos » publié dans la revue *Langage et société* (149(3), 31-48), Maingueneau revient sur la notion d'éthos pour montrer qu'il ne se limite pas à l'image que l'auteur veut donner de lui-même, mais qu'il est construit par l'ensemble des choix linguistiques et discursifs du texte. Dans le texte de K.Berger, l'éthos qui se construit est celui d'une combattante : la densité des adjectifs axiologiques négatifs, la formule binaire « C'est lui ou c'est moi », la métaphore corporelle du lait corrompu, tous ces éléments convergent pour construire l'image d'un sujet qui refuse la posture nostalgique habituelle de l'exilé pour adopter celle, plus rare, du témoin à charge. Cet éthos combatif est ce qui distingue radicalement K.Berger de P.Balta, dont l'éthos est nostalgique-mémorial, ou de Minna Sif, dont l'éthos est sereinaffirmatif.

3.1.4 Le « je » serein chez Minna Sif et le « je » professionnel chez Fethi Benslama

Chez Minna Sif, le « je » est le plus stable et le plus serein du corpus. C'est un « je » d'affirmation sereine, qui sait qui il est et qui n'a besoin ni de regretter, ni de combattre, ni de nier

pour exister. La phrase « *Mes langues maternelles sont mon pays natal* » (Sebbar, 2013 : 159) est emblématique de cette posture : c'est une affirmation simple, directe, sans hésitation. Au sens de Kerbrat-Orecchioni (2002 : 119-130), ce « je » se caractérise par l'absence remarquable de modalisateurs, les mots qui marqueraient le doute, l'incertitude ou la prudence. Pas de « peut-être », pas de « sans doute », pas de « il me semble que ». Cette absence n'est pas anodine : elle dit que le « je » de Minna Sif n'a pas besoin de précautions oratoires pour affirmer son identité. Là où les autres « je » du corpus hésitent, se contredisent ou luttent, celui de Minna Sif pose son identité comme une évidence, non pas parce qu'il n'a pas connu l'exil, mais parce que ses langues constituent un pays natal que l'exil ne peut pas lui retirer.

Chez F.Benslama, le « je » est d'un type encore différent, il est professionnel avant d'être autobiographique. La phrase d'ouverture du texte le manifeste clairement : « *Je suis né à mon métier de psychanalyste dans l'une des cités déshéritées de la banlieue nord de Paris* » (Sebbar, 2013 : 53). Cette phrase est analytiquement saisissante : F.Benslama ne se présente pas par sa naissance biologique en Tunisie, ni par son arrivée en France, ni par son rapport sentimental au pays natal, il se présente par sa naissance professionnelle. Le « je » se définit d'abord par sa fonction (psychanalyste), par son lieu d'exercice (les cités déshéritées), par son rapport clinique au monde. Cette posture crée une distance analytique unique dans le corpus : F.Benslama ne parle pas en exilé qui dirait sa propre douleur, il parle en praticien qui analyse l'exil des autres, et le sien à travers eux. Cette distance n'est pas un froid détachement : elle est au contraire une forme de pudeur, une façon de protéger l'intime en passant par le théorique. Le « je » de F.Benslama dit l'exil en parlant des « naufragés du natal », le pluriel généralisant fonctionne comme un écran qui permet de dire la vérité subjective sous le masque du diagnostic professionnel.

3.2 Le « elle » autobiographique : le cas Wassyla Tamzali

Le choix de W.Tamzali de se raconter à la troisième personne est l'innovation énonciative la plus importante de l'anthologie. Au sens de Benveniste (1966 : 251-257), le pronom « elle » relève de la non-personne, il désigne quelqu'un qui n'est pas présent dans la situation d'énonciation. En l'appliquant à soi-même, W.Tamzali crée une distance critique entre le sujet écrivain et le sujet raconté. Ce « elle » produit trois effets : premièrement, la distance critique permet de voir ses

propres contradictions avec lucidité ; deuxièmement, l'universalisation transforme l'autobiographie en portrait collectif de toutes les femmes algériennes ayant vécu la même expérience ; troisièmement, la protection crée un écran face à un matériau douloureux, la mort du père, l'oppression des femmes.

Le basculement final : « *Alors je l'attends, assise au pied du mimosa dans la lente coulée du temps* » (Sebbar, 2013 : 174), est une rupture énonciative majeure. En termes de Kerbrat-Orecchioni (2002), ce moment coïncide avec une réinjection massive de subjectivité dans le texte : le « je » final est chargé d'affect, d'attente, de patience, tout ce que le « elle » maintenait à distance. C'est le passage de la non-personne à la personne au sens de Benveniste (1966), le sujet reprend possession de son énonciation. En termes de Maingueneau (2004 : 190-202), ce basculement constitue un changement de scénographie : le texte passe d'une scénographie de récit distancié (où le « elle » construit un pacte de lecture objectivant) à une scénographie de confession intime (où le « je » crée une proximité brutale avec le lecteur). Ce changement de scénographie est en lui-même un marqueur de la condition exilique : l'exilée ne peut maintenir indéfiniment la distance, le « je » finit par surgir malgré le masque du « elle ».

Ce basculement énonciatif final illustre ce que Maingueneau (2002) théorise dans son article « Problèmes d'éthos » publié dans la revue *Pratiques* (2002, 113-114, 55-68). Maingueneau y montre que l'éthos d'un texte n'est pas fixe : il peut se modifier au cours du texte, par des microdéplacements ou par des ruptures brutales. Le passage de « elle » à « je » chez W.Tamzali est précisément une de ces ruptures majeures d'éthos. Pendant tout le texte, l'éthos construit est celui d'une observatrice distanciée, quelqu'un qui se regarde de l'extérieur avec une lucidité ironique. Dans la dernière phrase, cet éthos bascule vers celui d'une présence intime, quelqu'un qui s'expose à la première personne, dans un présent d'attente. Ce double éthos n'est pas une contradiction mais une stratégie discursive : l'éthos de distance prépare et rend possible la révélation de l'éthos d'intimité.

3.3. Le « nous » collectif et les glissements pronominaux

Le pronom « nous » est, au sens de Benveniste (1966 : 233), un « je dilaté », il élargit le sujet individuel à un groupe. Chez K.Ben Hameda, le « nous » est le pronom dominant : « *nous*

attendions là, émus, impatients [...] nous voguions dans l'espace et le temps, nous habitions le corps des héros mythiques » (Sebbar, 2013 : 44), les subjectivèmes affectifs « émus, impatients » (Kerbrat-Orecchioni, 2002) qualifient non un individu mais un groupe, l'émotion est collective. Ce « nous » construit une identité collective partagée. Au sens de Bakhtine (1978), il est dialogique : il contient implicitement la voix de la communauté tout entière. Chez S.El Kenz, la gradation « *des dizaines, des centaines, des milliers, des millions* » (Sebbar, 2013 : 76) élargit Oum Hanna à toutes les femmes palestiniennes, du singulier au collectif.

Les textes de l'anthologie ne restent jamais figés dans un seul pronom, ils glissent d'un pronom à l'autre, et ces glissements sont des marqueurs de la condition exilique. Chez H.Barakat, le texte passe du « je » fragmenté au « ils » collectif : « *Puisqu'ils l'ont emporté avec eux, leur pays natal...* » (Sebbar, 2013 : 26). Les points de suspension constituent un silence signifiant, la phrase reste inachevée, disant que le pays natal emporté ne peut pas être dit entièrement. Chez P.Balta, le « je » s'élargit vers un « nous » diasporique. Chez W.Tamzali, le surgissement du « je » dans la dernière phrase, après un texte entier écrit au « elle », fonctionne comme un démasquage : l'auteure, qui se cachait derrière la troisième personne, se montre enfin à découvert par le seul changement de pronom.

Conclusion partielle

Dans le présent chapitre, consacré à l'analyse pratique des huit textes retenus de l'anthologie *Le Pays natal*, nous avons déployé sur trois plans complémentaires une analyse linguistique et discursive visant à répondre à la problématique de notre mémoire. Dans la première partie, nous avons examiné les marqueurs linguistiques de l'exil ; dans la deuxième, nous avons analysé les temporalités verbales et les ruptures temporelles ; dans la troisième, nous avons étudié les stratégies énonciatives et la construction d'une voix collective. Le moment est venu de rassembler les résultats de ces trois analyses en un bilan unifié qui dégage les convergences transtextuelles, les divergences singulières et la validation des hypothèses formulées dans le cadre théorique.

Sur le plan des convergences, trois résultats fondamentaux se dégagent à travers les trois plans d'analyse. Premièrement, malgré la diversité géographique des auteurs (Alexandrie, Beyrouth,

Tripoli, Béjaïa, Ténès, Gaza, la Corse, le Maroc, la Tunisie), la majorité d'entre eux construisent le discours de l'exil à travers des procédés linguistiques comparables : la plupart mobilisent des champs lexicaux de l'absence et de la négation (Greimas, 1966), à deux exceptions notables, Minna Sif, dont le texte repose sur l'affirmation sereine de ses langues comme pays natal, et Ben Hamed, dont le récit est d'abord celui d'un bonheur collectif partagé autour du spectacle du Garagouz, la négativité n'intervenant que dans la rupture finale (la mort du conteur Si Sifaou en 2011). Tous développent des métaphores spatiales pour donner forme au pays natal absent (Lakoff et Johnson, 2003) ; la plupart insèrent des traces de leur langue ou de leur culture d'origine, à l'exception de P.Balta qui écrit exclusivement en français ; et trois textes (Minna Sif, K.Berger, P.Balta) convergent vers l'affirmation explicite que la langue d'écriture est elle-même un pays natal substitut (Derrida, 1996 ; Khatibi, 1983). Cette convergence remarquable entre des auteurs qui ne se connaissent pas et viennent de pays différents confirme la première hypothèse secondaire : il existe bien une grammaire transtextuelle de l'exil, un ensemble de procédés discursifs partagés qui structurent le discours exilique au-delà des frontières nationales.

Deuxièmement, sur le plan des temporalités, la majorité des auteurs construisent leur discours mémoriel sur une tension fondamentale entre deux plans énonciatifs : l'imparfait de la mémoire nostalgique qui recompose un passé révolu en le présentant comme s'il durait encore, et le présent de la condition exilique qui dit le rapport actuel au pays natal. Cette tension correspond exactement à la distinction posée par Benveniste (1966 ; 1970) entre le plan de l'histoire et le plan du discours. Plus encore, les ruptures temporelles observées chez K.Ben Hamed, W.Tamzali, S.El Kenz et H.Barakat ne sont pas des accidents d'écriture mais des choix discursifs délibérés qui reproduisent dans la forme même du texte ce que l'exil fait au temps vécu : l'exil casse la continuité temporelle, fragmente le rapport au passé, rend le présent discontinu. En brisant la linéarité du récit, les auteurs ne décrivent pas la fracture exilique, ils la font éprouver au lecteur à travers la structure même de leur écriture. Ce résultat confirme l'hypothèse principale du mémoire sur le caractère hybride et fragmenté du discours de l'exil.

Troisièmement, sur le plan énonciatif, aucun texte du corpus ne reste figé dans un seul pronom du début à la fin. La majorité des auteurs opèrent des glissements pronominaux qui constituent

en eux-mêmes des marqueurs de la condition exilique : le « je » de H.Barakat glisse vers le « ils » des écrivains exilés, le « je » de P.Balta s'élargit vers un « nous » diasporique, le « elle » de W.Tamzali se révèle dans un « je » final, le « je » de S.El Kenz s'ouvre vers un « elles » collectif désignant toutes les femmes palestiniennes. Cette mobilité pronominale dit que l'exilé ne peut tenir longtemps dans une seule position : son identité est trop instable pour se fixer dans un seul pronom. La densité des subjectivèmes (Kerbrat-Orecchioni, 2002) est élevée dans la majorité des textes, et au sens de Maingueneau (2004 ; 2008), chaque auteur construit sa propre scénographie discursive. Ces convergences confirment la deuxième hypothèse secondaire sur les glissements pronominaux comme marqueurs de la condition exilique.

Sur le plan des divergences, l'analyse a mis en évidence que si la grammaire de l'exil est partagée dans ses grandes lignes, chaque auteur la décline selon sa trajectoire singulière. La nature de la négation lexicale varie d'un auteur à l'autre : syntaxique et philosophique chez H.Barakat, corporelle et sensorielle chez K.Berger, clinique et sociale chez F.Benslama, politique et directe chez S.El Kenz. Les métaphores spatiales sont radicalement différentes : aérienne et cosmique chez H.Barakat (le satellite en orbite), circulaire et entravée chez W.Tamzali (la course en rond), mythique et narrative chez K.Ben Hamed (le Garagouz et les djinns), corporelle et organique chez K.Berger (le lait, le bulbe planté), humaine et enracinée chez S.El Kenz (Oum Hanna comme arbre). Le présent exilique se décline en cinq formes distinctes : itératif et douloureux chez H.Barakat, combatif chez K.Berger, affirmatif et serein chez Minna Sif, patient chez W.Tamzali, précaire et conditionnel chez S.El Kenz. Chaque auteur occupe enfin une position paratopique singulière au sens de Maingueneau (2004 ; 2008) : dénégation chez P.Balta, paratopie subie chez H.Barakat, paratopie revendiquée chez K.Berger, paratopie résolue chez Minna Sif, distance scénographique chez W.Tamzali, paratopie professionnelle chez F.Benslama, paratopie politique chez S.El Kenz.

En définitive, l'analyse pratique menée dans ce chapitre confirme l'hypothèse principale du mémoire. L'exil génère bien, dans les textes de l'anthologie, un discours hybride et fragmenté où la mémoire du pays natal se déploie à travers trois plans articulés : des marqueurs linguistiques de la perte et de l'absence qui constituent une isotopie transtextuelle ; des temporalités plurielles construisant un passé recomposé au présent à travers des scénographies temporelles spécifiques à

chaque auteur ; et des stratégies énonciatives oscillant entre le singulier et le collectif à travers des glissements pronominaux récurrents. L'écriture ne se contente pas de dire le pays natal, elle le recompose, le construit, le fait exister dans le seul espace où il peut encore exister pour l'exilé : celui du texte. Le pays natal n'est plus un lieu géographique perdu mais un territoire discursif construit par la langue elle-même, où l'exilé trouve, sinon une résolution de sa condition paratopique, du moins un espace de déploiement habitable. C'est cette transformation du pays natal géographique en pays natal linguistique qui constitue, à nos yeux, l'apport théorique et analytique de cette recherche.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Au terme de ce mémoire de master en sciences du langage, il convient de rappeler le parcours qui nous a menés des premières interrogations à l'analyse finale du corpus. Notre recherche est née d'une double passion : pour les sciences du langage d'un côté, pour la littérature francophone maghrébine de l'autre. Étudiant en linguistique et lecteur assidu de cette littérature, nous avons voulu faire dialoguer ces deux intérêts en abordant un objet littéraire avec les outils rigoureux de l'analyse linguistique et discursive, lire la langue non pas comme un ornement du texte, mais comme le lieu même où s'élabore et se transmet le discours de l'exil. C'est ce croisement entre sensibilité littéraire et rigueur linguistique qui a orienté l'ensemble de notre démarche.

Le corpus retenu, l'anthologie *Le pays natal*, textes inédits recueillis par Leïla Sebbar et publiée en 2013 aux éditions Elyzad, présentait une opportunité analytique rare : rassembler dans un même volume dix-sept écrivains aux origines, trajectoires et registres très divers autour d'une thématique unique. Nous avons opéré une délimitation raisonnée à huit textes selon quatre critères complémentaires, diversité géographique, diversité formelle, diversité des rapports à l'exil et richesse linguistique, afin de permettre une analyse approfondie tout en préservant la dimension comparative.

La problématique qui a guidé l'ensemble de notre travail s'énonce ainsi : comment le dispositif textuel de l'anthologie *Le pays natal* met-il en œuvre des stratégies linguistiques et énonciatives spécifiques pour construire un discours de l'exil qui convoque, actualise et recompose la mémoire du pays natal ? Trois sous-questions ont structuré l'analyse, correspondant aux trois parties du Chapitre II : celle des procédés lexicaux et métaphoriques, celle des temporalités verbales, et celle des stratégies énonciatives.

L'analyse menée dans le Chapitre II permet de dégager cinq résultats principaux, présentés ici avec les nuances et exceptions que l'analyse comparative a fait apparaître. Le premier résultat tient à l'existence d'une grammaire transtextuelle de l'exil : malgré la diversité géographique des auteurs (Alexandrie pour P.Balta, Beyrouth pour Barakat, Tripoli pour K.Ben Hamed, Béjaïa pour W.Tamzali, Ténès pour K.Berger, Gaza pour El Kenz, la Corse et le Maroc pour Minna Sif, la Tunisie pour F.Benslama), la majorité d'entre eux construisent le discours de l'exil à travers des procédés linguistiques comparables. La plupart mobilisent des champs lexicaux de l'absence et de la négation (Greimas, 1966), avec deux exceptions précisément identifiées : Minna Sif,

dont le texte repose sur l'affirmation sereine de ses langues comme pays natal, et K.Ben Hamed, dont le récit est d'abord celui d'un bonheur collectif partagé autour du Garagouz avant que la rupture finale ne fasse irruption. Tous développent des métaphores spatiales pour donner forme au pays natal absent ; trois auteurs, Minna Sif, K.Berger et P.Balta, affirment explicitement que la langue d'écriture devient un pays natal substitut.

Le deuxième résultat concerne la tension temporelle structurante. La majorité des auteurs construisent leur discours mémoriel sur une opposition fondamentale entre l'imparfait de la mémoire nostalgique, qui recompose un passé révolu en le présentant comme s'il durait encore, et le présent de la condition exilique, qui dit le rapport actuel au pays natal (Benveniste, 1966 ; 1970). Cette tension prend des formes différenciées selon les auteurs, imparfait minutieux et topographique chez P.Balta, imparfait sensoriel et auditif chez El Kenz, imparfait joyeux et collectif chez K.Ben Hamed, et se décline en cinq formes distinctes du présent exilique : itératif et douloureux chez Barakat, combatif chez K.Berger, affirmatif et ontologique chez Minna Sif, patient chez W.Tamzali, précaire et conditionnel chez El Kenz. Les ruptures temporelles observées chez K.Ben Hamed, W.Tamzali et El Kenz ne sont pas des accidents d'écriture mais des choix discursifs délibérés qui reproduisent, dans la structure même du texte, la fracture exilique.

Le troisième résultat est le plus systématique : aucun texte du corpus ne reste figé dans un seul pronom du début à la fin. Tous les auteurs opèrent des glissements pronominaux qui constituent en eux-mêmes des marqueurs discursifs de l'instabilité identitaire propre à l'exil. Au sens de Benveniste (1966 : 251-257 ; 1970 : 12-18), cette mobilité pronominale signifie que le sujet exilique ne peut tenir longtemps dans une seule position d'énonciation. Au sens de Maingueneau (2004 ; 2008), chaque auteur construit en outre une position paratopique singulière : dénégation chez P.Balta, paratopie subie chez Barakat, paratopie revendiquée chez K.Berger, paratopie résolue chez Minna Sif, distance scénographique chez W.Tamzali, paratopie professionnelle chez F.Benslama, paratopie politique chez El Kenz.

Le quatrième résultat, transversal aux trois parties de l'analyse, est l'affirmation que la langue d'écriture devient elle-même un pays natal substitut. Minna Sif, K.Berger et P.Balta convergent explicitement vers cette thèse, confirmant empiriquement les intuitions théoriques de Derrida

(1996) sur la non-appropriation de la langue maternelle et de Khatibi (1983) sur la bi-langue comme tension créatrice. Le cinquième résultat, enfin, tient au dispositif éditorial lui-même : en réunissant huit voix et en leur associant systématiquement un fragment manuscrit et une photographie, Sebbar construit, au sens de Maingueneau (2008), une scénographie globale qui transforme chaque témoignage individuel en variation sur un thème commun.

Ces résultats permettent d'évaluer la validité des quatre hypothèses formulées dans l'introduction générale. L'hypothèse principale, selon laquelle l'exil génère dans les textes un discours hybride et fragmenté construit discursivement à travers des procédés observables sur trois plans complémentaires, est confirmée. Sur le plan lexical, la fragmentarité se manifeste par les négations (« je ne suis pas partie » chez Barakat), les phrases nominales (« Une tombe » chez K.Berger, « Pays interdit à ma présence » chez El Kenz) et les points de suspension. Sur le plan temporel, elle prend la forme de ruptures brutales et de collisions entre temporalités hétérogènes. Sur le plan énonciatif, elle se traduit par les glissements pronominaux récurrents et les scénographies multiples.

La première hypothèse secondaire, l'existence d'une grammaire transtextuelle de l'exil malgré la diversité des origines, est confirmée avec nuances. La convergence transtextuelle se manifeste dans la mobilisation des champs lexicaux de l'absence, dans le développement de métaphores spatiales (tous les auteurs, sans exception), dans l'insertion de traces de la langue d'origine (la plupart), et dans l'affirmation de la langue comme pays natal substitut (trois auteurs). Les exceptions identifiées, Minna Sif et K.Ben Hamed sur la négation lexicale, P.Balta sur le bilinguisme discret, F.Benslama sur la densité affective, ne contredisent pas l'hypothèse : elles montrent que la grammaire transtextuelle est un cadre commun à l'intérieur duquel chaque auteur conserve une singularité.

La deuxième hypothèse secondaire, la tension temporelle imparfait/présent comme structurante du discours exilique, est confirmée avec une nuance : F.Benslama constitue une exception, son texte se construisant davantage dans le présent clinique de l'analyse psychanalytique. Les preuves empiriques sont précises : l'imparfait nostalgique recompose la maison d'Alexandrie chez P.Balta, la voix d'Oum Hanna chez El Kenz, les soirées du Garagouz chez K.Ben Hamed ; le présent se décline en cinq formes distinctes selon les auteurs.

La troisième hypothèse secondaire, les glissements pronominaux et les positions paratopiques singulières construisent un sujet exilique incapable de tenir dans une seule position d'énonciation, est confirmée. Sur le plan individuel, aucun auteur ne tient dans un seul pronom : tous opèrent des glissements. Sur le plan collectif, le dispositif éditorial de Sebbar, par la mise en regard de huit voix et l'association systématique d'un texte, d'un manuscrit et d'une photographie, construit une scénographie globale qui articule les singularités en un discours d'ensemble cohérent.

Sur le plan des apports, notre recherche présente trois contributions principales. Le premier apport est d'ordre méthodologique : l'articulation systématique des outils de Greimas, Benveniste, Maingueneau et Kerbrat-Orecchioni constitue une grille intégrée qui traite chaque texte sur quatre plans complémentaires, lexical, énonciatif, temporel et discursif. Le deuxième apport est d'ordre comparatif : en analysant systématiquement huit auteurs selon les mêmes plans, nous avons pu dégager des résultats qu'aucune étude monographique n'aurait pu produire, c'est précisément en croisant les textes que les convergences transtextuelles et les divergences singulières sont apparues. Le troisième apport est d'ordre conceptuel : la notion de grammaire transtextuelle de l'exil, proposée et défendue dans ce mémoire, constitue une hypothèse originale qui mériterait d'être éprouvée sur d'autres corpus de littérature exilique pour en évaluer la généralisabilité.

La reconnaissance des limites est une exigence de rigueur scientifique. Cinq limites doivent être explicitement reconnues. La première tient au corpus restreint : huit textes sur dix-sept, délimitation raisonnée mais subjective. La deuxième tient à l'approche unilingue : analyser les textes en français sans accéder aux strates arabes ou berbères qui irriguent implicitement leur écriture constitue une limite réelle. La troisième tient à l'absence d'entretiens avec les auteurs, qui aurait permis de confronter nos hypothèses à leur propre conscience de leur travail linguistique. La quatrième tient à l'absence d'analyse de la réception. La cinquième, enfin, tient au cadre théorique choisi : d'autres approches, psychanalytique, sociologique, postcoloniale approfondie, auraient nécessairement produit des résultats complémentaires.

Ces limites ouvrent elles-mêmes des directions pour des recherches futures. Une première direction serait l'élargissement du corpus aux neuf textes restants de l'anthologie. Une deuxième

direction serait la comparaison interculturelle avec d'autres littératures de l'exil, juive d'Europe centrale, vietnamienne, syrienne contemporaine, pour mesurer ce qui, dans la grammaire de l'exil, est universel et ce qui est culturellement spécifique. Une troisième direction serait l'approche multimodale du dispositif éditorial, en analysant conjointement le texte, le fragment manuscrit et la photographie comme système discursif articulé. Une quatrième direction serait l'approche diachronique : étudier l'évolution de l'écriture de l'exil chez un même auteur entre plusieurs ouvrages. Une comparaison systématique entre écriture de l'exil et écriture de l'immigration, telle qu'étudiée par Ouali (2017-2018) à propos de Bouraoui, Guène et El Driss, constituerait par ailleurs une perspective féconde pour dégager les invariants discursifs du déracinement.

Au-delà des résultats scientifiques, ce mémoire représente un parcours d'apprentissage à plusieurs niveaux. Sur le plan intellectuel, il nous a appris à articuler théorie et pratique, à passer du concept abstrait, isotopie, paratopie, subjectivème, à l'analyse concrète d'une phrase, d'un mot, d'une ponctuation. Sur le plan méthodologique, il nous a appris la rigueur de l'attribution théorique, l'importance des nuances dans la formulation des résultats, et la nécessité de reconnaître les limites de son propre travail. Sur le plan humain, enfin, ce mémoire nous a permis de comprendre quelque chose d'essentiel sur l'expérience exilique : la langue n'est pas seulement un outil de communication, elle est un espace habité, un territoire intime, parfois le seul qui reste quand tout le reste a été perdu. Comme l'écrit Minna Sif dans une phrase qui résume à elle seule la richesse de notre corpus : « Mes langues maternelles sont mon pays natal. » Et c'est peut-être là, dans cette équivalence ontologique entre langue et pays, que se trouve la leçon la plus profonde de cette anthologie : pour qui a tout perdu, il reste toujours les mots, et avec eux, la possibilité de reconstruire un monde.

BIBLIOGRAPHE

I. Source primaire (corpus d'étude)

Sebbar, L. (dir.) (2013). *Le pays natal. Textes inédits* recueillis par Leïla Sebbar. Tunis : Elyzad.

II. Ouvrages théoriques et critiques

Austin, J. L. (1962). *How to Do Things with Words*. Oxford : Oxford University Press.

Bakhtine, M. (1978). *Esthétique et théorie du roman* (D. Olivier, trad.). Paris : Gallimard.

Benveniste, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale*, tome 1. Paris : Gallimard.

Bhabha, H. K. (2007). *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale* (F. Bouillot, trad.). Paris : Payot.

Boym, S. (2001). *The Future of Nostalgia*. New York : Basic Books.

Derrida, J. (1996). *Le monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*. Paris : Galilée. Greimas,

A. J. (1966). *Sémantique structurale. Recherche de méthode*. Paris : Larousse.

Halbwachs, M. (1950). *La mémoire collective*. Paris : Presses Universitaires de France.

Hirsch, M. (2012). *The Generation of Postmemory. Writing and Visual Culture After the Holocaust*. New York : Columbia University Press.

Jakobson, R. (1963). *Essais de linguistique générale* (N. Ruwet, trad.). Paris : Minuit.

Kerbrat-Orecchioni, C. (2002). *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage* (4e édition). Paris : Armand Colin.

Khatibi, A. (1983). *Maghreb pluriel*. Paris : Denoël.

Kristeva, J. (1988). *Étrangers à nous-mêmes*. Paris : Fayard.

Fanon, F. (1952). *Peau noire, masques blancs*. Paris : Éditions du Seuil.

Lakoff, G. et Johnson, M. (2003). Les métaphores dans la vie quotidienne (M. Defornel, trad.).

Paris : Minuit.

Maingueneau, D. (2004). Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation. Paris : Armand Colin.

Nora : (dir.) (1984). Les lieux de mémoire, tome 1 : La République. Paris : Gallimard.

Ricœur : (1990). Soi-même comme un autre. Paris : Seuil.

Ricœur : (2000). La mémoire, l'histoire, l'oubli. Paris : Seuil.

Saïd, E. W. (2008). Réflexions sur l'exil et autres essais (C. Woillez, trad.). Arles : Actes Sud.

III. Ouvrages collectifs

Amossy, R. et Maingueneau, D. (dir.) (2003). L'analyse du discours dans les études littéraires.

Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.

IV. Thèses et mémoires consultés

Ouali, S. (2017-2018). Représentation de l'espace et paratopie dans l'écriture de l'immigration : étude comparative entre trois romans (Garçon manqué de N. Bouraoui, Kiffe kiffe demain de F. Guène et Vivre à l'arrache d'El Driss) [Thèse de doctorat en Sciences du langage, sous la direction de Mme Chiali Lalaoui Fatima Zohra]. Université d'Oran 2, Faculté des langues étrangères.

V. Articles de revues scientifiques

Benveniste, É. (1970). L'appareil formel de l'énonciation. *Langages*, 5(17), 12-18.

Greimas, A. J. (1986). De la nostalgie. Étude de sémantique lexicale. *Actes sémiotiques. Bulletin du Groupe de Recherches Sémio-Linguistiques*, 11(39), 5-11.

Maingueneau, D. (2002). Problèmes d'ethos. *Pratiques*, 113-114, 55-68.

Maingueneau, D. (2008). Analyse du discours et littérature : problèmes épistémologiques et institutionnels. *Argumentation et Analyse du Discours*, 1.

Maingueneau, D. (2014). Retour critique sur l'éthos. *Langage et société*, 149(3), 31-48.

VI. Dictionnaires et ouvrages de référence

Dubois, J., Giacomo, M., Guespin, L., Marcellesi, C., Marcellesi, J.-B. et Mével, J.-P. (1973, rééd. 2012).

Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage. Paris : Larousse.

VII. Sitographie

Benveniste, É. (1970). L'appareil formel de l'énonciation. *Langages*, 5(17), 12-18. Consulté sur https://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1970_num_5_17_2572

Maingueneau, D. (2002). Problèmes d'éthos. *Pratiques*, 113-114, 55-68. Consulté sur https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_2002_num_113_1_2308

Maingueneau, D. (2008). Analyse du discours et littérature : problèmes épistémologiques et institutionnels. *Argumentation et Analyse du Discours*, 1. DOI : 10.4000/aad.351. Consulté sur <https://journals.openedition.org/aad/351>

Maingueneau, D. (2014). Retour critique sur l'éthos. *Langage et société*, 149(3), 31-48. Consulté sur <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2014-3-page-31.html>